



Lettres québécoises Page D 3  
Le feuillet Page D 5  
La vie littéraire Page D 6



Jean McEwen Page D 7  
Formes Page D 8

## ENCYCLOPÉDIES

## La saga des savoirs secrets

L'ésotérisme a fort mauvaise presse de nos jours: son parfum suranné fait sourire quand la couleur sépia des vieux manuscrits dont elle s'inspire ne fait pas craindre le pire. Dans le *Dictionnaire critique de l'ésotérisme*, un ouvrage monumental qui fait presque 5 kg, Jean Servier en trace le chemin avec une audace qui n'a d'égale que l'étendue de sa connaissance du sujet

MICHEL BÉLAIR  
LE DEVOIR

Ce que les grands dictionnaires du XIX<sup>e</sup> siècle définissaient comme «un ensemble de doctrines secrètes révélées progressivement par des initiés» s'est lourdement entaché, avec les années, du poids de tous les charlatanismes qu'on a réussi à inventer. On a depuis longtemps remplacé les principes mêmes du compagnonnage et de l'apprentissage par des programmes scolaires ou les notions de maître et d'élève se portent plutôt court. Et les sociétés secrètes de tout poil semblent désormais piégées à coup sûr par les petits démagogues et les profiteurs de tout type. Malgré les cris d'alarme lancés en notre siècle par des personnages aussi étonnants que Gurdjieff, Jung, Eugène Canselier ou René Guénon, on n'a pas réussi à inverser la tendance. Les ponts sont coupés, c'est fait: la tradition ésotérique est bien morte de sa belle mort...

Mais pendant qu'elles reléguaient la pensée magique aux oubliettes, la science et la technologie accouchaient aussi du néolibéralisme et de l'économisme à tout venant, qui servent aujourd'hui de principes au moindre gouvernement qui se respecte. La réalité, la vraie, a son prix. Lourd... C'est probablement ce qui a incité Jean Servier et son équipe de collaborateurs à réexaminer à la loupe, dans cet austère immense machin de 1500 pages imprimé en tout petits caractères, la dépouille si facilement mise de côté d'une tradition multiforme presque cinq fois millénaire. Au cas où l'on aurait jeté le bébé avec l'eau du bain.

## Géométrie variable

On trouvera dans ce gros ouvrage sérieux, présenté comme un bon vieux dictionnaire encyclopédique, de quoi nourrir toutes les curiosités. Dès le départ, dans son remarquable avant-propos, Jean Servier trace le chemin avec une audace qui n'a d'égale que l'étendue de sa connaissance du sujet. C'est lui qui souligne les liens entre toutes ces tentatives d'explication globale du monde que présupposent tout autant les mathématiques que l'alchimie médiévale ou l'astrologie pharaonique. Et qui met en relief la nécessité ressentie depuis les premiers hommes de percer les secrets de l'Invisible. On parle de tout, ici. Des «mystères antiques» comme ceux révélés à Eleusys. D'astrologie védique, maya ou islamique. De chamans et de chamanisme. De gnose, de mathématiques arabes, de Celtes et de druides. De déluge aussi, comme le rapportent des civilisations disséminées aux quatre coins de la planète. De kundalini et de chakras. Même du dieu Pachacamac que les amateurs de *Tintin* connaissent un peu déjà. On rencontre des mythes et des hommes en chair et en os; de Faust à Gilgamesh en passant par Paracelse, William Blake, Huysmans et Nicolas Flamel. Des soufis aussi, des vichis tourneurs ou non. Et des explications, partout.

Le chapitre (le plus long du livre) portant sur l'astrologie explique, par exemple, l'importance que cette disci-



# Tintin

au pays de

# l'enfance

de l'art

Pour le 70<sup>e</sup> anniversaire de Tintin, Casterman réédite à prix populaire le premier album d'Hergé à mettre en scène le reporter à la houppe blonde, *Tintin au pays des Soviets*, le seul aussi à n'avoir jamais été retravaillé par l'auteur et son studio. Ma chère, on vieillit comme on peut.

DENIS LORD

Il faut bien le dire, quand Hergé se lance dans la publication de *Tintin au pays des Soviets*, en 1929, il y a beaucoup de jeunesse dans le décor, hormis le siècle qui, pour en être à ses débuts, a déjà quelques dizaines de millions de morts dans le casque. Hergé lui-même n'a que 21 ans et le supplément illustré du quotidien ultracatholique *Le Vingtième Siècle*, qu'il dirige, destiné à la jeunesse belge, commence seulement à paraître. Jusqu'à la bande dessinée qui en est encore à ses débuts mais qui n'en est pas moins solidement implantée dans les journaux. Audacieux, diversifiés, les États-Unis mènent le bal avec George Herriman et son *Krazy Kat*, Windsor MacCay et *Little Nemo in Slumberland*, sans oublier les héros Popeye, Buck Rogers et Tarzan. En Europe, les têtes d'affiche sont Les Pieds Nickelés, Bécassine, Zig et Puce. L'utilisation du phylactère y est moins répandue qu'en Amérique, à tel point que lorsque le journal français *Cœurs vaillants* republiera *Tintin au pays des Soviets*, on y ajoutera des vignettes narratives pour ne pas confondre le lecteur.

Moscou, 1929

Antisémitisme, antidreyfusard et admirateur de Mussolini, l'abbé Wallez dirige *Le Vingtième Siècle*. C'est lui qui encourage Hergé à créer un jeune héros exemplaire, lui suggère d'y associer un petit animal de compagnie. Hergé avait créé Totor, le scout; il le remplace par Tintin, reporter. Ça élargit les horizons. À preuve, il l'envoie en Union soviétique, pays démoniaque entre tous.

Mais Hergé ne connaît à peu près rien du fief de Staline. Sa Russie n'est qu'une abstraction d'où n'émergent que soldats, tortionnaires et assassins. On n'a pas l'impression de visiter un pays, comme dans *Le Sceptre d'Ottokar*, *Le Lotus bleu* ou *L'Oreille cassée*. Le décor, le paysage n'est pas campé, vraisemblablement parce qu'Hergé manque de documentation tout autant que d'expérience. Il n'y a qu'au moment où Tintin et un Milou fort bavard arrivent enfin à Moscou, en page 78, que l'auteur esquisse un semblant de civilisation. Il montre une capitale sinistère où une jeunesse famélique, vêtements en lambeaux, fait la queue pour un quignon de pain. Les nostalgiques de l'Empire seront les derniers servis!

# LIVRES

## SAVOIRS

Des synthèses d'une étonnante clarté

SUITE DE LA PAGE D 1

plaine jouait dans la construction des temples aussi bien dans l'Inde ancienne que dans l'Égypte des pharaons. On y raconte l'histoire fascinante de ces chercheurs qui ont mesuré, avec des oscilloscopes et des magnétomètres à résonance de photon, le champ d'intensité vibratoire de ces sanctuaires millénaires... et qui sont revenus avec des données ahurissantes et constantes qui dépassent bien des types de frontières. Mais le plus beau, c'est que tout cela se lit comme une sorte d'enquête policière à géométrie variable. En feuilletant un peu partout — ce qui est la seule façon possible de vivre avec cette somme de

connaissances à côté de soi —, on tombe constamment sur des choses étonnantes.

### L'invention du diable

C'est à «Sorcier» qu'on trouvera patiemment reconstituée, à partir de textes datant de la fin du XI<sup>e</sup> siècle, l'invention du diable et des cultes sataniques par les moines de l'Inquisition. Qu'on apprend que le Sabbat des sorcières a d'abord pris le nom, comme par hasard, de «Synagogue». Que les femmes de plus de 40 ans ont toujours formé la très grande majorité des gens accusés de sorcellerie. Et que les registres montrent bien que 75 % d'entre elles ont été brûlées vives.

Partout, quel que soit le sujet traité, l'équipe de chercheurs de Jean Servier livre des synthèses d'une étonnante clarté alors que la croyance populaire veut que tout ce charabia ésotérique soit d'une nébulosité délibérée. Bien sûr, on y trouve des mots qui n'ont pas souvent cours sur les tribunes téléphoniques et les *var pop*: des choses comme «catabase» (la plongée du héros dans le domaine des morts) et «anabase» (son retour). Il est souvent question de lecture symbolique de la réalité. De mythes, de traditions et de manuscrits perdus.

Mais partout, parce que ce dictionnaire est d'abord critique, on livre des analyses fouillées de sujets complexes en les situant dans leur évolution historique et en faisant ressortir leurs implications pratiques dans les divers contextes politiques, culturels ou religieux. Cette constante mise en perspective permet de voir, par exemple, que l'évolution du langage alchimique de l'Antiquité jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle est à l'origine de concepts ayant donné naissance aux sciences empiriques que sont la chimie et la médecine.

Sous toutes ses lourdes coutures, cet ouvrage imposant est une inépuisable mine regorgeant de liens et de repères pointant les limites des prétentions des hommes de tous les âges tout comme leurs innombrables tentatives de dépassement. L'ensemble est en fait si imposant qu'on ne peut aborder la recension de cette passionnante saga des savoirs secrets qu'en ayant l'inconfortable impression de trahir. Trahir l'ampleur du projet. Trahir la profondeur de la recherche et des interrogations soulevées. Trahir l'existence même d'une entreprise hors du commun. On me pardonnera, je l'espère, d'en avoir dit si peu.

### DICTIONNAIRE CRITIQUE DE L'ÉSOTÉRISME

Ouvrage collectif sous la direction de Jean Servier Presses universitaires de France Paris, 1998, 1449 pages

## TINTIN

Plus tard, Hergé désavoua Au pays des Soviets

SUITE DE LA PAGE D 1

L'anticommunisme de l'œuvre tient dans ce portrait d'une société en totale déperdition, famine, dictature et désolation, dans le fait que les seuls bons Russes de l'album ne soient que des figurants, dans cette usine encore, décor de théâtre destiné à leurrer les voyageurs. Hergé et son éminence, l'abbé Wallez, restent muets sur les conditions de vie ignobles qui conduisirent à la Révolution. À se rappeler le pathétique concert d'émotions qui a accompagné le nouvel enterrement des restes de la famille Romanov il y a peu de temps, on se demande si les choses ont tellement changé.

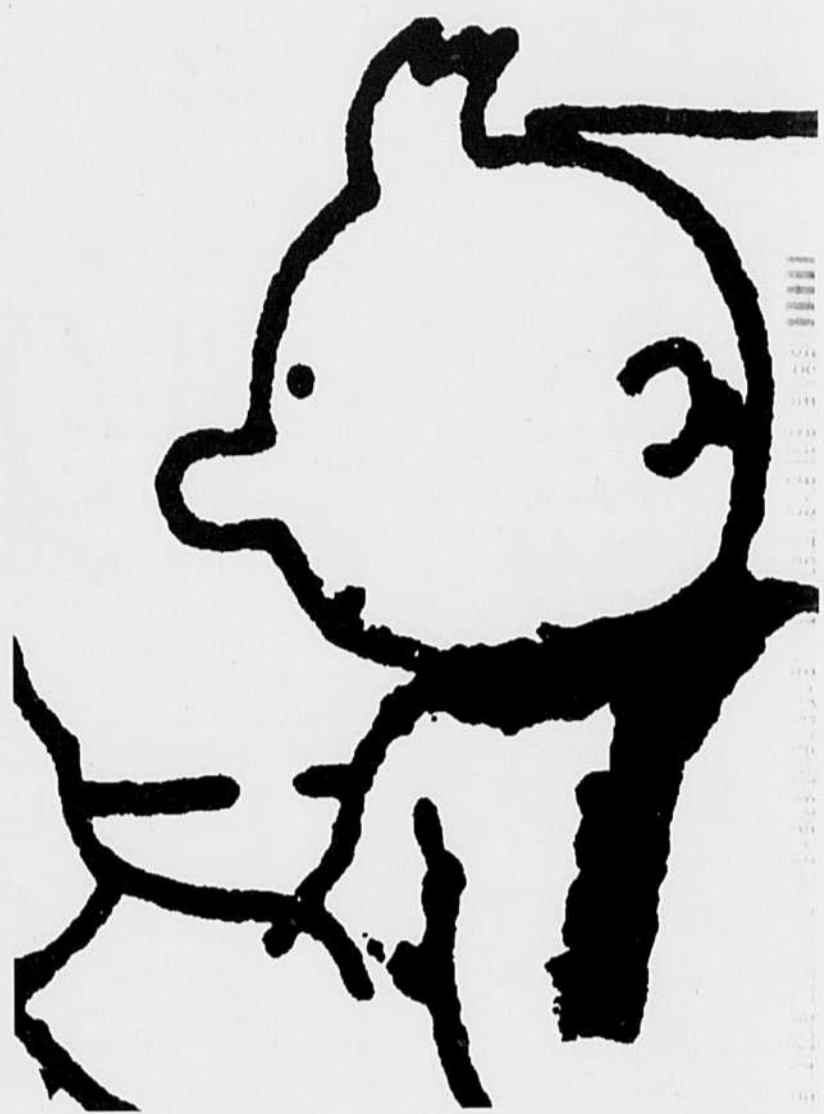
À la limite, on serait indulgent pour l'esprit propagandiste de *Tintin au pays des Soviets* si l'album était plus substantiel.

Ces premières aventures du petit reporter susciteront une grande ferveur chez le lecteur contemporain que s'il est archéologue du neuvième art ou public bon enfant, complaisant. 140 pages de poursuites à pied, en side-car, en automobile, en bateau et à cheval, c'est plus que n'en peut supporter le bédéphile normalement constitué. Le meilleur gag de l'album, et on peut se demander s'il est volontaire, c'est lorsqu'un dirigeant communiste déclare: «Nous manquons de blé! Le peu que nous possédons sert à notre propagande à l'étranger!» Sinon, les personnages manquent de relief, et le récit, de colonne vertébrale. Ses plus beaux moments surviennent lorsque le fantastique et l'absurde, imprévisibles, viennent ponctuer cette interminable suite de poursuites: un squelette caché dans une horloge, un phonographe enfoui sous le sol d'une maison, ou encore Tintin et Milou déguisés en fantômes. Ultime, Hergé raffinerait ce dosage du fantastique, de l'humour et de l'aventure, rendant son œuvre sublime et incontournable. Il reprendra aussi dans quelques albums plusieurs gags de cet épisode slave.

Pour l'instant, c'est l'enfance de l'art. Les cadrages manquent parfois de force, les perspectives ne sont pas toujours justes, et Tintin, morphologiquement, diffère d'une case à l'autre. Ce qui n'empêche pas le dessin de posséder beaucoup de charme; il ne serait pas fatalement déplacé dans une publication underground d'aujourd'hui.

### Hier et après

Les *Aventures de Tintin au pays des Soviets* étaient publiées, en noir et blanc, à raison de deux planches par semaine, dans les pages du *Petit Vingtième*. Dès le début, en 1929, elles furent l'objet d'un vif engouement, contribuant à augmenter le tirage du



journal. Les dirigeants de ce dernier eurent une ingénieuse idée de marketing: prenant pour prétexte la publication du dernier épisode, ils choisirent un scout de 15 ans pour personnifier le nouvel héros et, le flanquant d'un sosie de Milou, firent arriver le tandem dans une gare bruxelloise surpeuplée et survoltée. Les droits sur Tintin furent négociés à l'étranger et *Le Vingtième Siècle* se lança dans l'édition d'albums.

Cependant, plus tard, Hergé désavoua *Au pays des Soviets*. À cause de sa médiocrité généralisée, que ce soit sur le plan du dessin, du scénario ou de la propagande bédéphile. Il ne trouvait pas qu'il valait d'être refondu en 62 pages et en couleur, comme il le fit avec huit albums subséquents. S'il change d'idée au début des années 60, c'est en raison de la forte demande du lectorat et d'éditions pirates qui lui font perdre de palpables sommes. Mais Casterman se fait tirer l'oreille et les Studios Hergé le rééditent eux-mêmes en tirage hors commerce de 500 exemplaires en 1969. Ensuite, en 1973, Casterman publie ce récit dans

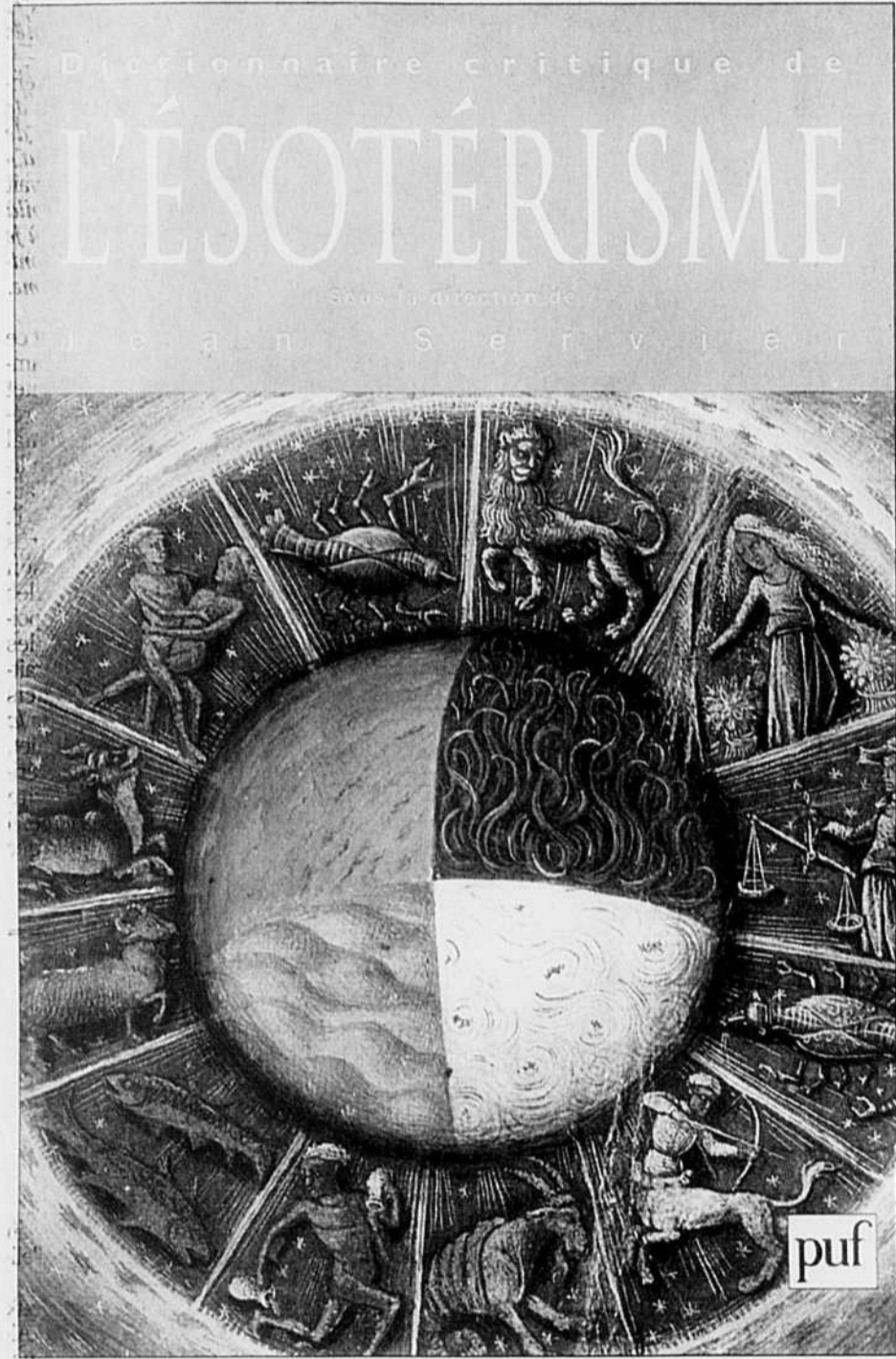
le cadre des Archives Hergé, avec les premières moutures de *Tintin au Congo* et de *Tintin en Amérique*. En 1981 enfin, *Tintin au pays des Soviets* est ré-édité en fac-similé. Toutes choses fort rares avant ce 70<sup>e</sup> anniversaire célébré à grands coups de médias, à résonances de tiroir-caisse.

Hergé, Georges Remi de son vrai nom, est décédé en 1983. Tintin lui survit, comme les idéaux du communisme survivront vraisemblablement aux errements tragiques de ses applications, à la perestroïka et à l'omnipotence de la droite. Jusqu'à aujourd'hui, *Tintin au pays des Soviets* n'a jamais été traduit en russe. *Tintin au Congo*, par contre, une fois nettoyé, mis en couleur et réduit à 62 pages, a dit-on eu beaucoup de succès au Zaïre, ancienne colonie belge.

Le nettoyage, y a que ça de vrai.

### TINTIN AU PAYS DES SOVIETS

Hergé Casterman Belgique, 1998, 141 pages



AGMV MARQUIS imprimeur

**BEST SELLERS**

La passion du livre...

ROMANS QUÉBÉCOIS

- 1- LA CÉRÉMONIE DES ANGES, Marie Laberge, Boréal
- 2- LA PETITE FILLE QUI AIMAIT TROP LES ALLUMETTES, Gaétan Soucy, Boréal
- 3- LES NEUF VIES D'EDWARD, Chrystine Brouillet, Denoël

ESSAIS QUÉBÉCOIS

- 1- EN EFFEUILLANT LA MARGUERITE, Marguerite Lescop, Lescop
- 2- RÉFLEXIONS D'UN FRÈRE SIAMOIS, John Saul, Boréal
- 3- RITA LAFONTAINE, COMMENT DIRE, Claude Lapointe/Marie-Thérèse Quinton, 7 Jours

LIVRES JEUNESSE QUÉBÉCOIS

- 1- CONTES POUR ENFANTS, Gabrielle Roy, Boréal
- 2- CAILLOU DORT CHEZ SON AMI, Nicole Nadeau, Chouette
- 3- NUIT D'ORAGE, Michèle Lemieux, Seuil

POÉSIE QUÉBÉCOISE

- 1- L'ARMOIRE DES JOURS, Gilles Vigneault, Nouvelles éditions de l'Arc

LIVRES PRATIQUES

- 1- RECETTES ET MENUS SANTÉ, Michel Montagnac, Truistar
- 2- GUIDE DU VIN 1999, Michel Phaneuf, Éditions de l'Homme

ROMANS ÉTRANGERS

- 1- CONFIDENCE POUR CONFIDENCE, Paule Constant, Gallimard
- 2- UN PLAN INFALLIBLE, Sidney Sheldon, Grasset
- 3- UNE SI LONGUE NUIT, Mary Higgins Clark, Albin Michel

ESSAIS ÉTRANGERS

- 1- MARGUERITE DURAS, Laure Adler, Gallimard
- 2- MANUEL DU GUERRIER DE LA LUMIÈRE, Paulo Coelho, Anne Carrière
- 3- MARILYN MONROE, ENQUÊTE SUR UN ASSASSINAT, Don Wolfe, Albin Michel

LE COUP DE CŒUR QUÉBÉCOIS

- 1- LA PETITE FILLE QUI AIMAIT TROP LES ALLUMETTES, Gaétan Soucy, Boréal

Archambault Musique et livres, 819-6201 • Librairie Champigny, 844-2587 • Librairie Clément Morin, (819) 379-4153  
 Librairie du Soleil, (613) 241-6999 • Librairie du Square, 845-7617 • Librairie Gallimard, 499-2012  
 Librairie Garneau Inc., 384-8760 • Librairie GG Caza, (819) 566-0344 • Librairie Hermes Inc., 274-3669  
 Librairie Le Fureteur Inc., (450) 465-5597 • Librairie Le Parchemin, 845-5243 • Librairie Olivier, 739-3639  
 Librairie Pintoute, (418) 694-9748 • Librairie Renaud-Bray Inc., 342-1516 • Librairie Vaugois, (418) 681-0254

EN COLLABORATION AVEC ASSOCIATION NATIONALE DES ÉDITEURS DE LIVRES

### ESSAIS ÉTRANGERS

## Les trois tyrans du XX<sup>e</sup> siècle

### FASCISME ET COMMUNISME

François Furet et Ernst Nolte  
Commentaire-Plon, Paris  
1998, 143 pages

Fascisme, nazisme, communisme. On commence à peine, en France, à comparer sans trop de heurts ces grandes tyrannies qui ont balafé ce siècle; à distinguer leurs points communs, leurs caractéristiques propres. Jadis on ne pouvait établir, sans soulever l'ire à gauche, des parallèles entre ces régimes extrêmes. Pensons aux réactions qu'ont provoquées à l'époque les thèses de Hannah Arendt et de Raymond Aron, entre autres. Nous voici aujourd'hui délivrés des tics et tabous de la guerre froide, mieux informés de l'organisation des exactions et de l'ampleur des charniers, et les comparaisons pleuvent.

Dans le sillage de *Le livre noir du communisme*, qui fut un moment crucial de cette nouvelle ère, sont parus récemment plusieurs ouvrages qui réactualisent cette comparaison négligée.

*Fascisme et communisme* consiste en un échange de lettres entre Ernst Nolte et François Furet, deux des plus importants historiens européens contemporains. Ils examinent ce qu'on pourrait appeler les rapports dynamiques entre ces deux régimes nés au XX<sup>e</sup> siècle. Le point central, ici, est l'aspect «réactif» du fascisme. Depuis les années 60, Nolte entretient la thèse selon laquelle les fascismes représentaient, entre autres choses, des «réponses à la menace communiste». L'autoritarisme extrême serait un calque de celui «d'en face». Sur d'autres plans, idéologique par exemple, ce serait un négatif: «[...] l'extrémisme universaliste du bolchevisme provoque l'extrémisme du particulier dans le nazisme», écrit Furet.

Ce dernier avait salué, dans une note de son grand livre sur la faille du communisme, *Le Passé d'une illusion*, paru en 1996, à la fois la justesse

et la hardiesse de l'interprétation de Nolte. Furet l'estimait courageux d'avoir osé s'aventurer sur ce terrain glissant. Nolte a payé cette «imprudance». Mis au ban de la communauté des historiens allemands, il fut jugé «inféquentable». Furet le défend tout de même. C'est à tort selon lui que ses détracteurs y voient un cryptonégationnisme, voire un révisionnisme historique. Et il note que le savoir historique, même devant le mal extrême, doit se montrer ouvert à des «révisions». Pas sur l'essentiel, évidemment, (existence des chambres à gaz, volonté exterminatrice du régime) que Nolte considère comme «incontestable». Cela ne signifie pas, selon Nolte toujours, qu'aucune «affirmation particulière n'aurait plus besoin d'examen» et que «tous les doutes ne pourraient provenir que d'intentions mauvaises». Il en va de l'histoire comme science et Furet enchaîne: «L'Holocauste doit d'autant moins faire l'objet d'un interdit préalable que bien des éléments en restent mystérieux et que l'historiographie sur le sujet n'en est qu'à son commencement.»



Antoine Robitaille

Fascisme, nazisme, communisme: les grandes tyrannies de ce siècle

Mésentente  
Nos deux hommes, cependant, ne s'entendent pas sur tout. Furet considère que son collègue a en partie été l'artisan de son propre malheur. En exagérant sa thèse, il aurait donné l'impression qu'il développait une «justification», voire une «disculpation partielle du nazisme». Et il est en effet assez glaçant de lire Nolte considérant par exemple sérieusement l'existence d'un «noyau rationnel» sur lequel se serait fondé l'antisémitisme hitlérien. «Si vous voulez dire par là «intelligible à la raison», je vous ferai remarquer, lui répond Furet avec justesse, que les croyances les plus folles le sont.»

On comprend vite, à lire Furet, les raisons des dérapages de Nolte, qui tiennent à la difficulté d'être Allemand après Auschwitz. L'historien français parle du «terrain existentiel» qui a nourri l'œuvre de Nolte: «J'ai toujours

senti, en vous lisant, à quel point [l'histoire allemande au XX<sup>e</sup> siècle] a blessé votre patriotisme.» En voulant «distinguer, dans les crimes de l'Allemagne nazie, ce qui est nazi et ce qui est allemand», Furet suggère que Nolte s'est laissé emporter jusqu'à diminuer «le rôle de la Wehrmacht dans les erreurs commises par les troupes allemandes en Pologne ou en Russie».

Furet souligne une autre erreur de son collègue, ce qui le conduit à développer de façon intéressante sur sa conception du fascisme: «Je crois qu'acharné à souligner le caractère réactif du fascisme, vous en sous-estimez la nouveauté.» Laquelle? Son caractère «révolutionnaire». John Lukacs a déjà montré que Hitler est un «révolutionnaire moderne» plutôt qu'un «réactionnaire». Dans la même veine, Furet estime que le fascisme, s'il se situe indéniablement en filiation avec les idées contre-révolutionnaires du XIX<sup>e</sup> siècle, a réussi à répandre une partie de ces idées en mimant précisément la radicalité révolutionnaire du communisme de 1917. Mussolini, par exemple, combattait ainsi le feu par le feu et, à la Révolution d'octobre, proposait une révolution autoritaire. Hitler suivit selon le même modèle. Les masses modernes conviées à la révolution sous l'égide des idées hiérarchiques de la contre-révolution, avec un industrialisme à tout crin: tel est le cocktail destructeur du fascisme. Doublé de l'intransigeance d'un Hitler et de son antisémitisme délirant, il se mua en nazisme, catastrophe sans précédent.

### LE MALHEUR DU SIÈCLE

Alain Besançon  
Fayard, Paris, 1998, 165 pages

Les tyrans du XX<sup>e</sup> siècle, même s'ils se sont haïs et combattus, ont plusieurs traits en commun. Dans *Le Malheur du siècle*, petit livre d'une grande clarté qui prolonge et développe beaucoup d'idées effleurées par Nolte et Furet, Alain Besançon, politologue français, va même jusqu'à parler de «conaturalité» entre communisme et nazisme, reprenant même l'expression de Pierre Chauvin de «jumeaux hétérozygotes». D'abord, ces idéologies se donnent pour objec-

tif de forger une société parfaite en extirpant du monde actuel le «principe mauvais» qui fait obstacle: d'un côté la propriété, de l'autre, les races dites inférieures. De plus, «communisme et nazisme invoquent pour leur légitimité l'autorité de la science. Ils se posent de rééduquer l'humanité et de créer l'homme nouveau». Les deux régimes se «prétendent philanthropiques». L'un veut le bien du peuple allemand et, en «exterminant les juifs», déclare «rendre service à l'humanité». Le communisme léniniste est en apparence plus généreux et dit travailler pour «le bien de l'humanité». «Cet universalisme du communisme lui donne un avantage immense sur le nazisme, dont le programme n'est pas exportable.»

Compte tenu de cette nature commune et du caractère meurtrier, aujourd'hui attesté, du communisme, pourquoi y a-t-il une amnésie à son égard? Alors que, du côté du nazisme, «l'hypermnésie» triomphe? Voilà la question de Besançon, à laquelle il donne plusieurs éléments de réponses, résumés ici:

■ Le nazisme est mieux connu que le communisme, «le placard aux cadavres a été grand ouvert il y a 50 ans»;

■ Le peuple juif a pris en charge la mémoire de la Shoah. Et il faut l'en remercier, note Besançon, qui insiste sur «l'unicité de la Shoah», le meurtre industriel, caractère sans précédent de ce génocide;

■ Le communisme a été protégé par la gauche;

■ Sorte de pacte avec le diable, l'alliance militaire entre les démocraties et l'URSS a affaibli «les défenses immunitaires occidentales» contre le communisme;

■ L'opposition entre socialisme et capitalisme a servi d'écran — et sert encore aujourd'hui — pour occulter le communisme;

■ Le nazisme n'a duré que douze ans; le communisme européen, entre cinquante et soixante-dix ans. «La durée a un effet auto-amniant»...

En somme, voilà des lectures «obligatoires». Surtout pour ceux qui, la mémoire corrompue par le bovarysme politique, nous révèlent, sans rire, et même parfois à la télévision d'État, que nous vivons en «fascisme» ou en «totalitarisme».

# LIVRES

LETTRES QUÉBÉCOISES

## Des bribes de journal intime

### JOURNAL DE RINGUET

Francis Parmentier  
et Jean Panneton  
Guérin  
Montréal, 1998, 334 pages

Lorsqu'ils avaient fait paraître *Le Carnet du cynique*, le printemps dernier (voir notre chronique des 28 et 29 mars 1998), Francis Parmentier et Jean Panneton avaient annoncé la publication prochaine de l'intégralité du journal intime du médecin-écrivain, ou plutôt du petit quart qui reste des quelque 2500 pages manuscrites qu'il avait rédigées entre 1920 et 1932.

Voici donc ce journal, que l'auteur de *Trente arpents* avait consigné dans treize cahiers, dont seuls les deux premiers ont été conservés dans leur intégralité; des onze autres, il ne reste, dans les archives du séminaire de Trois-Rivières, que des fragments photocopiés, voire de simples bribes du texte original: le cinquième cahier, par exemple, tient en deux pages alors qu'il en comptait plus de quatre-vingts. Francis Parmentier, dans sa présentation, nous prévient: la lecture de ce document où l'auteur a pratiqué des coupes aussi sombres est malaisée, d'autant que de nombreux mots sont déclarés illisibles, que certaines phrases sont tronquées et des paragraphes privés de leur contexte.

Ringuet, pourtant, entendait se livrer tout entier lorsqu'il entreprit la rédaction de ce journal, alors que, jeune médecin, il se trouvait à Paris pour s'y spécialiser en oto-rhino-laryngologie. Il voulait fouiller son âme, quitte à paraître monstrueux à

ceux qui le liraient un jour. Mais il tempérera rapidement sa résolution de départ: «*supprimons presque totalement*, écrit-il, *ces expansions sur le papier*», allusion au chagrin amoureux — accompagné sans doute d'une pointe de dépit — que lui causa une femme qui l'avait éconduit. Nous saurons peu de choses de celle qu'il surnomma «*l'Actuelle*»; elle lui annonça leur rupture définitive qu'il lut «*avec un peu de tristesse, un peu d'amertume et tant de désenchantement*».

Et alors qu'il avait commencé ces cahiers avec la pensée qu'un jour il en ouvrirait «*les pages devant les yeux avides*» de ses amis et de ses parents, il décide soudain «*qu'il n'en sera rien*». Ses parents, dit-il, «*s'offusqueraient de ma liberté de langage sur ces choses intangibles que sont leur religion et leur morale*»; les amis «*se raille- raient avec raison de mon amour pour une femme, jolie à la vérité, mais inculte*»; quant à la femme aimée, «*les lignes que je viens d'écrire à l'instant suffiraient à lui fermer les portes de cette maison intime, lors même que je n'aurais pas écrit précédemment des mots qui ne doivent pas tomber sous ses yeux*».

### Impressions

Que reste-t-il de ce journal qui ne devait jamais être lu? De nombreuses impressions de voyages sur Londres, sur la France, sur l'Italie. Ringuet note les émotions qui lui viennent à la vue d'un paysage, critique l'architecture de certains monuments et commente avec un certain piquant les spectacles auxquels il assiste: ainsi, il traite la célèbre danseuse Isadora Duncan d'«*admi-*

nable vieille grue... Il a souvent le trait incisif: Sir Lomer Gouin, aperçu lors d'une réception officielle, lui paraît «*imposant et canin*» alors que Marcel Dugas, ce Parisien d'adoption qui travailla de longues années aux archives canadiennes à Paris, lui est un compagnon agréable, «*n'étaient les deux pierres qui encombrèrent son rein et sa conversation*».

Et sur le bateau qui le ramène au Canada, il s'amuse à décrire des Américaines «*brumuriantes*» dont la chevelure, par derrière, ressemble à «*une paire de fesses [...]. Il y en a une surtout aux crins couleur blé-d'Inde et qui, ayant avec ça l'air d'une authentique vache, amène irrésistiblement à l'esprit l'idée qu'aux heures des repas elle doit brouter ses cheveux*».

Ringuet fut un misogyne féroce, et cela se voit ici, plus encore que dans le *Carnet du cynique*. Peut-être le fut-il par un effet de mode, mais également, comme le croit Francis Parmentier, pour se venger sur toutes les femmes de la peine que l'une d'elles lui avait causée. Mais à vrai dire, il n'aima personne, du moins dans sa jeunesse: «*Je hais les femmes, je déteste les hommes et ne me supporte moi-même que par un prodige de vertu chaque jour renouvelé*». Il s'estime d'ailleurs, avec son «*menton en galoche*», «*dépourvu de charmes physiques*».

Même s'il eut de nombreuses fréquentations, Ringuet chérissait sa solitude: elle fut «*le seul être*» à qui il eut l'impression de se donner. Très jeune, il manifesta une indépendance d'esprit, puis cultiva le sentiment de son individualité radicale. Après avoir été un collègue récalcitrant, il aima les voyages pour la joie de se retrouver loin des siens et du Canada. Comme il détestait alors croiser des Canadiens, en qui il voyait des «*profanes*» qui ne pouvaient que souiller Paris de leur présence! Ce qu'il abhorre par-dessus tout, c'est «*leur français bâ-tard*», «*l'horrible parler canadien*» qui



Philippe Panneton, mieux connu sous le nom de Ringuet

lui revient dès son retour au pays, alors qu'il avait mis tant de soins à acquiescer «*un accent et une pureté*», ce «*bon français*» auquel il demeura attaché toute sa vie.

Se sentant, se voulant étranger à ses origines, il se détacha de même de sa famille, quoiqu'il ne parait pas avoir eu de conflits graves avec ses proches. Révélatrice à cet égard, sa réaction lorsqu'il apprend par télégramme la mort de son père. Il l'attendait comme une fatalité qui tardait à se produire: «*Considérant que cela nuisait à ma tranquillité, je trouvais aussi bien que cela arrivât le plus*

tôt possible. Au fond pourtant, cela m'occupait peu.

### Fatalisme

Ringuet se voulut seul et unique, au point de dire de lui-même, lorsqu'il avait 27 ans: «*Je suis aujourd'hui par-delà les lois humaines. J'ai dépassé les conventions, laissé derrière moi les rites*». Il considère son époque, et même toute l'histoire de l'humanité, avec un fatalisme serene qu'il estime proche du naturalisme de l'écrivain Emile Zola, «*mais transposé dans le domaine de l'abstrait*». Se disant lui-même soumis au déterminisme de

son passé, de son milieu, il estime que la carrière qu'il entreprend et la vie agréable qu'il aura sont, en quelque sorte, obligées: «*Tout autant que les autres, je suis voulu*».

Ses vues sur la politique manifestent le même cynisme tranquille: «*Le seul système logique est celui des canards en migration: le plus alerte prend la tête, pour céder sa place lorsque fatigué*». Quant à l'État idéal, c'est celui d'une tyrannie éclairée, «*à condition, bien entendu, d'être soi-même tyran*».

Ringuet sait aussi, à 20 ans, qu'il a un avenir, et il entend bien faire une carrière prestigieuse. Il sera médecin, fera de l'argent — «*Je dois, d'ores et déjà, me préparer à estimer mes clients, en tout bien tout honneur*» —, et son succès aura une saveur de vengeance: «*Enfoncés ces braves gens de Québec et ces excellents confrères de Montréal qui me regardaient de haut*». Et il y a cet abbé qui, un jour, lui avait prédit un avenir médiocre: «*En voilà un dont je me souviendrai le jour où je serai professeur à l'université de Montréal et chef de clinique à Notre-Dame. Car je veux être cela et je le serai*».

Le docteur Philippe Panneton fut ce qu'il avait voulu. Il fut également ambassadeur au Portugal, et le Ringuet de notre littérature. L'homme que révélaient les lambeaux de son journal resta secret: sa misanthropie et son ir-réligion, affichées au grand jour, l'auraient sûrement empêché de faire la carrière qu'il voulait, et il le sut très tôt. Ces centaines de pages de son journal qu'il a supprimées sont-elles perdues à jamais? Y distillait-il des poisons si intimes que nul ne devait les connaître? Son journal intégral aurait-il pu être, comme le pense Francis Parmentier, «*un des grands textes de la littérature intime du Québec*»? Ringuet, pour l'heure, s'avance dans la postérité, masqué dans son œuvre écrite comme il le fut dans sa vie publique: il ne nous a pas laissé le loisir de juger s'il en valait mieux ainsi.

### POÉSIE

## Les trajets incontournables

Traverser le temps pour en faire le procès

DAVID CANTIN

Il y a, dans les recueils de Louise Dupré et Nicole Richard, une inquiétude existentielle qui cherche constamment à remettre en question la présence immédiate du monde. À travers une quête du désir inattendu et de la mémoire enfouie, ces œuvres traversent le deuil du temps pour en faire le procès. On pourrait même dire que ces poèmes touchent les zones d'une immobilité, d'un sens qui nous échappent sans cesse. C'est pourquoi le mouvement intérieur devient ainsi la raison d'être du poème.

### TOUT PRÈS

Louise Dupré  
Éditions du Noroît  
Montréal, 1998, 95 pages

Depuis *La Peau familière* (Éditions du remue-ménage, Montréal, 1983), chaque livre de Louise Dupré approfondit davantage ces lieux secrets du cœur et de la passion inassouvie. On trouve dans cette approche une complexité marquante avec certaines œuvres majeures, telles *Le Tombeau des rois* d'Anne Hébert ou même *Autoportraits* de Marie Uguay. Toutefois, la poésie de Dupré s'imprègne d'un ton unique qui annonce constamment de nouvelles perspectives d'écriture. De ce point de vue, *Tout près* symbolise la rigueur constante qu'incite cette recherche de la menace et de l'oubli du passé.

S'inspirant d'un fil narratif que chaque partie rassemble, le poème questionne son essence de façon elliptique afin de mieux comprendre sa densité nécessaire. «*Écrire commence par une trahison*»; dès le début, cette phrase mesure la distance qui sépare les moindres événements d'une vie en cours. On évoque cette vulnérabilité que suscitent les nombreux départs, la solitude et la peur de l'avenir comme autant de «*fenêtres*» sur soi-même. De plus, cet art poétique confronte les extrêmes dans le but de saisir les limites possibles des émotions. Le monde tourne à travers ce regard qui puise aux silences palpables de l'amour: «*Une voix, une seule voix qui pleure, tout*



Louise Dupré

près, et nous revient à la mémoire la détresse du monde, rejetée le long du corps tels des doigts dénudés, incapables de cacher les yeux, d'essuyer la joue. Nuit immense jetée sur nos épaules à nous, incroyants, qui avons pourtant appris il y a longtemps à répondre à l'appel. Et l'on apporte nos fragilités et quelques psaumes, pour voir à nouveau des rires sur les lèvres, et nos filles plus robustes que des croix. On ouvre les bras, oui, poème, liberté, minuscule consolation.

Cet itinéraire vers les profondeurs d'une certaine «*Nuit spirituelle*» engage Louise Dupré dans son recueil le plus crucial. Il y a là une tension poétique qui se trouve, d'une certaine façon, entre la culpabilité et l'émerveillement. Grâce à une inquiétude fondamentale, *Tout près* rapproche désormais la poésie de Louise Dupré de ses réponses inépuisables.

### LES MARCHEURS

Nicole Richard  
Éditions du Noroît  
Montréal, 1998, 71 pages

Paru en 1993 au Noroît dans la collection «*Initiale*», *Ruptures sans mobile* de Nicole Richard annonçait déjà les signes d'un premier accomplissement. Ce recueil, aux leurs beckettiennes, divulguait un pessimisme fascinant où «*l'union fragile des êtres et des choses se prolonge dans la vie du corps*». Avec un certain recul, *Les Marcheurs* confirme ce sentiment de dépossession qui traverse la poésie de Nicole Richard.

Une fois de plus, cette suite aux tonalités minimalistes confronte le travail du temps à partir des «*obstacles du monde matériel*». Ainsi, l'espace contraignant de vivre mesure l'amplitude infaillible de l'horizon, que «*les marcheurs*» tentent d'unifier d'un seul pas. En quelque sorte, cette marche devient une forme d'ascèse libératrice face au deuil et à l'abandon de l'être mortel: «*Les heures creusent / au terme des saisons la chair démissionne dans un terrain vague / Près des plantes / les cellules recouvrent / la terre que l'on piétine / O petit tas grisâtre / que je ramasse à la pelle*».

Derrière la noirceur de ces images, on retrouve curieusement l'impression d'une lutte acharnée contre ce malaise d'être au monde. La détresse rejoint une force immédiate, que la parole rend inébranlable. Il y aurait d'ailleurs certains parallèles à établir entre ce trajet et celui de Martine Audet. À travers cette recherche d'une unité possible, *Les Marcheurs* de Nicole Richard étonne par l'exigence très personnelle de son cheminement poétique.

### LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

## Le champ de merles

Ismail Kadaré et le Kosovo

### TROIS CHANTS FUNÈBRES POUR LE KOSOVO

Ismail Kadaré  
Traduction de l'albanais  
par Yusuf Vrioni  
Éditions Fayard, Paris  
1998, 119 pages

### NAÏM KATTAN

Ce livre est un cri de douleur. On connaît Ismail Kadaré, l'écrivain qui a rendu, pour des milliers de lecteurs dans le monde, vivante et réelle l'histoire lointaine et contemporaine de son pays, l'Albanie. Dans ce court récit, il donne au Kosovo une résonance qui porte au-delà des images de souffrances et de malheurs que la télévision nous présente tous les jours.

Kadaré n'évoque qu'à la fin de ces chants le drame qui ensanglante aujourd'hui cette terre. Il remonte à l'histoire. Le Kosovo (qui veut dire «*champ de merles*») fut envahi voilà six siècles par le sultan ottoman Mourad, et ce conquérant des Balkans y fut assassiné. Son fils Bajazet poursuivit son règne.

Portant le drapeau d'un Islam triomphant, Mourad affronta au Ko-

sovo deux chrétiens, deux peuples qui défendaient parallèlement la croix: les Serbes orthodoxes et les Albanais catholiques. Les Balkaniques, héritiers d'une civilisation de trois mille ans, même conquis, n'ont cessé de s'affronter.

«*Dans la plaine du Kosovo, c'étaient les Balkaniques eux-mêmes qui étaient aux prises entre eux. Cette fois, Serbes et Albanais brandissaient leurs emblèmes respectifs: les Albanais, leur croix catholique; les Serbes la leur, orthodoxe... Mais, même sans cette malédiction, ils étaient tout disposés à s'exterminer mutuellement... S'étant réconciliés pour un temps, ils ont vécu en paix sur cette plaine, mais pour ne pas tarder à reprendre leur querelle, précisément ici, et encore plus cruellement qu'auparavant.*»

### Absurdité

Kadaré ne juge pas, ne distribue pas des bulletins de culpabilité et d'innocence. Il ne cherche plus à comprendre, car comment expliquer cette absurdité meurtrière qui a survécu à des siècles d'histoire? Justement, l'histoire, mémoire vivante, peut donner poids et substance à l'énergie du présent. Elle peut également, et c'est le cas du Kosovo, devenir une malédic-

tion. Au nom d'un passé mythique, on brandit les armes et on procède à l'élimination meurtrière du voisin.

Kadaré évoque le passé de ces deux peuples chrétiens. Aujourd'hui, les Albanais sont en majorité musulmans. Cela ne fait que rendre plus retentissant le cri de douleur de Kadaré car, dans cet affrontement sanguinaire, il ne s'agit pas de religion. Celle-ci, ni explication et encore moins excuse, n'est qu'une incidence, un prétexte, un instrument exploité par les uns et les autres pour s'entretuer. Une absurdité, une malédiction, et le sultan défunt, sorti de sa tombe par Kadaré, lance un appel à Dieu pour la livraison:

«*Allah... parfois, aux heures les plus graves, je me demande si mon sang ne serait pas à l'origine de toutes ces horreurs. Je sais que c'est là une hypothèse insensée; pourtant, dans le non-être où je me trouve, Seigneur, je T'en supplie, concède-moi enfin l'oubli... Oui, mon Dieu, fais bien débayer la terre tout autour de moi, car il suffit de quelques gouttes pour que s'y trouve condensée toute la mémoire du monde...*»

Finira-t-on par entendre cette supplication adressée à Dieu, celui des musulmans mais tout autant celui des chrétiens?

### POESSIER : Notre Moyen Âge fin de siècle

# Spirale

JANVIER-FÉVRIER 1999

N° 164

28 pages

Passionné des arts  
et de la culture?  
Lisez *Spirale*!

Dans son numéro de janvier-février, *Spirale* vous offre un dossier sur le Moyen Âge, un entretien avec l'artiste René Derouin et des articles sur Marguerite Duras, Suzanne Jacob, Sergio Kokis, Paul-Marie Lapointe, etc.

Lancement du n° 164, «*Notre Moyen Âge fin de siècle*», le 21 janvier 1999 à 17 h à la Bibliothèque des Arts de l'UQAM (Pavillon Aquin)



EN VENTE EN KIOSQUE : 6 \$ • ABONNEMENT POUR UN AN (6 NUMÉROS) : 28 \$ (ÉTUDIANTS : 20 \$)  
TÉLÉPHONE : (514) 934-5651 TÉLÉCOPIEUR : (514) 934-6390

**l'antimiron** wilbrod m. bujold  
Préface de Paul Chamberland

Thommage plus que manifeste

Pour un Miron sorti de ses cendres

« Comment faire le deuil de Miron? L'essai, qu'on va lire, de Michel Bujold, mérite grandement de l'être parce qu'il presse la question vers une réponse possible en coupant toute retraite à la dévotion aveugle. »  
Paul Chamberland, Préface

« Le premier livre écrit en langue québécoise. »  
Wildbrod Michel Bujold

182 pages • 12,95 \$

C. P. 35040, CSP Fleury  
Montréal (QC) H2C 3K4  
Tél.: (514) 389-8448 • Téléc.: (514) 389-0128  
courriel: varia@microtec.net  
Internet: www.varia.com

Les Éditions Varia Diffusion: Prologue

Commandez vos livres chez Renaud-Bray

Nous expédions partout au Québec poste ou messagerie

Montréal : 342-2815

Extérieur : 1-888-746-2283  
E-mail: sad@renaud-bray.com

## LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## Modernité, nation et prudence

NATIONALITÉ  
ET MODERNITÉDaniel Jacques  
Boréal  
Montréal, 1998, 270 pages

Quand on vit au Québec et qu'on fréquente, par surcroît, les essais publiés ici, la phrase peut surprendre: «S'il existe une multitude d'ouvrages philosophiques portant sur les questions de la liberté et de l'égalité, il y en a bien peu, en comparaison, qui aient pour sujet la nation.» Or, si Daniel Jacques peut se permettre une telle affirmation, c'est que son propos s'inscrit dans une perspective plus vaste que celle à laquelle on nous a habitués en ces contrées. Au delà de l'opinion, du jugement, de la prise de position ou de la réflexion subjective menée en style libre, *Nationalité et modernité*, en prenant la mesure de «la nature et [des] effets du processus de modernisation» tel que vécu par les citoyens du monde occidental et pensé par ses philosophes, entend ratisser plus large et «penser la nation d'un point de vue philosophique».

Ceux qui se nourrissent des tenants et aboutissants de nos chicanes constitutionnelles devront donc aller voir ailleurs: en 270 pages serrées, notre situation particulière ne sera évoquée concrètement qu'une seule fois (à la page 209)! Cela dit, les autres, ceux pour qui la profondeur constitue une exigence, et la largeur de vue, une qualité, trouveront dans cet essai de philosophie politique de quoi alimenter leur réflexion.

«L'idée de nation souffre désormais d'un manque radical de légitimité morale», écrit Daniel Jacques, et son essai a pour but de donner à comprendre cet état de fait pour mieux le critiquer. Pour y parvenir, le philosophe nous propose un parcours exigeant qui va de la fondation du projet politique moderne à aujourd'hui, un itinéraire que jalonnent les plus grandes figures occidentales de la pensée philosophique.

La quatrième de couverture annonce Rousseau, Tocqueville et Nietzsche, mais qu'on ne s'y trompe pas. Si ces trois philosophes occupent une place centrale, plusieurs autres aussi sont convoqués en cours de route. Fin lecteur, Daniel Jacques ne laisse rien au hasard et son propos

a de l'envergure. Pascal, Hobbes, Locke, Kant, Constant, Freyer, Heidegger, Kojève et Léo Strauss viennent s'ajouter aux précédents et compléter un tour d'horizon qui étourdira les néophytes, malgré le constant souci de clarté qui l'habite.

## Tradition libérale

Catalogue argumenté des conceptions de l'être humain qui ont vu le jour depuis l'avènement de la modernité et des conséquences politiques qui découlent de ces postures philosophiques, *Nationalité et modernité* est l'œuvre d'un penseur qui se réclame de la tradition libérale dans sa version la plus nuancée.

Ce qui distingue le plus radicalement Modernes et Anciens, «c'est la ferme conviction que les hommes partagent une même condition et jouissent également de la raison, de sorte que nul ne peut se réclamer d'une dignité particulière». Cette égalité, Pascal la déduira de notre sort partagé de mortels; Hobbes, de notre instinct de conservation; Rousseau, de la compassion humaine. Cependant, au delà de ses figures particulières, cette conviction égalitariste marque une rupture par rapport à l'ancien monde et entraîne une réévaluation de la finalité politique poursuivie.

S'inspirant d'Aristote, Daniel Jacques ramène à deux possibilités la concrétisation de cette finalité: la Conquête ou la Concorde. La première se fixe pour objectif d'établir des «rapports avantageux avec l'autre», tandis que la seconde veut plutôt «établir les bases d'une équitable relation entre des individus qui se reconnaissent une commune appartenance». Le séculaire débat entre la défense des droits négatifs (un Etat protecteur des droits de l'individu) et celle des droits positifs (un Etat qui permet la participation à la vie commune) donne corps à cette opposition. En revanche, la démocratie constitue l'horizon indépassable de la pensée moderne.

Cet égalitarisme foncier, aspect positif d'un processus dont l'irréversibilité semble acquise aux yeux de plusieurs, entraîne aussi une atomisation sociale, brillamment illustrée par Tocqueville, porteur d'une possible dérive politique. Chacun se considérant désormais égal et le semblable de l'autre, la définition d'un projet commun émanant d'une autorité extérieure devient irrecevable et, privée du recours aux anciennes traditions,



Daniel Jacques

la société des individus ainsi créée se retrouve en manque de sens. Tocqueville craignait une telle évolution, mais c'est Nietzsche qui s'en fera le principal critique: «Sous l'influence prépondérante des idées modernes, le risque est grand que les anciens liens sociaux disparaissent sans que d'autres les remplacent, laissant chaque individu à lui-même, à sa dérive insignifiante. Il y a chez Nietzsche la conviction que la modernité produit un irréversible mouvement d'uniformisation sociale et culturelle.»

## Révolution conservatrice

Danger d'autant plus grand, ajouteront ceux que Daniel Jacques nomme ici les tenants de la révolution conservatrice (Freyer, Jünger, Heidegger), que cette uniformisation jette le discredit sur toute forme de clôture sociale, élément pourtant nécessaire à une politique digne de ce nom. En effet, comme le prophétisait Tocqueville, «il est tout aussi possible, même probable, que ce même regard égalitaire conduise à la remise en question de tous les autres écarts qui font la vie des régions, des communautés et surtout des nations. Pourquoi l'esprit de similitude qu'engendre l'égalité s'arrêterait-il aux frontières nationales?». Alexandre Kojève, par exemple, ne voyait-il pas dans un Etat mondial et homogène l'aboutissement de ce processus à son avis représentatif du sens de l'Histoire?

Les partisans de la révolution conservatrice verront la résistance à ce projet comme un devoir moral. Habités par l'urgence, inquiets, persuadés que seul un changement de cap radical pourrait sauver les hommes concrets du naufrage, ces philosophes, Hans Freyer entre autres, tenteront d'inverser le cours de cette évolution: «Afin de protéger les hommes du nihilisme qui les guette, il faut, ce sera son programme, éta-

blir, si nécessaire par la force, une nouvelle clôture de l'espace social et politique. La tâche qui lui revient, en tant qu'intellectuel dans le siècle, consiste dès lors à rétablir, devant la communauté scientifique tout comme devant le public européen cultivé, la primauté de la Différence, la nécessité, par-delà l'héritage humaniste, d'un rétablissement de l'autre.» A leurs yeux, cette mission historique appartient à l'Allemagne. La suite des choses, qu'il serait tout de même odieux de leur imputer en entier, prendra le visage d'une catastrophe, la Shoah, sur laquelle se bute toute tentative d'explication globale, et rendra la défense de la nation interdite selon plusieurs.

## Défense de la nation

C'est sur ces bases, cavalièrement résumées ici, que Daniel Jacques se fonde pour avancer sa «défense modérée de la nation». Faisant l'éloge, en bon libéral qu'il est et réfléchissant après Auschwitz, de la prudence comme vertu politique, il intègre à sa position philosophique la critique de tout ce processus (par l'adhésion ici, par la mise à distance là), et sa démarche, d'une complexité et d'une profondeur qu'il m'est impossible de rendre avec justice dans le cadre de cette chronique, l'amène à formuler un point de vue dont la légitimité me semble inattaquable, surtout en ces heures où un certain cosmopolitisme gaga croit échapper à la fermeture d'esprit en proposant un surfing culturel et politique déshumanisant: «Dans cet esprit de résistance modérée, il paraît non seulement souhaitable mais nécessaire de chercher à limiter certains effets néfastes de la modernisation, dont bien sûr l'homogénéisation culturelle. Il y aurait lieu de défendre la nation aujourd'hui comme hier, quelles que soient les critiques dont elle fasse l'objet, parce qu'elle permet de protéger l'humanité de l'homme en favorisant son inscription au sein d'une communauté politique réelle.»

Et alors, Daniel Jacques est-il indépendant? Le philosophe ne répondra pas en ces termes, mais son parcours enrichira les esprits avides de sagesse politique.

Ceux qui se targuent de réfléchir avec intelligence à la question de la définition d'un projet politique moderne en mesure de combler les attentes des hommes d'aujourd'hui devraient se faire un devoir moral de lire ce livre inspirant. Il contient une somme de travail admirable, colossale, comme on en rencontre rarement dans l'univers de l'essai québécois. Pour cela, Daniel Jacques mérite d'être salué. Et lu, surtout.

louis.cornellier@collanaud.qc.ca

LA CHRONIQUE

Dompter  
l'impatience  
Le pictogramme sculpté  
dans la pierre ténébreuse

Les mots jaillissaient à torrent de ma plume, baguette de sourcier souple et fiable, appeleuse de prodiges. Je ne composais pas, ne rédigeais pas, j'allais les phrases, comme on laisse aller sa voix au bord d'une falaise. Aussitôt, l'écho cruel me répétait, et alors je me perdis dans la profusion des résonances emmêlées, des significations embrouillées. J'étais traducteur de ce charabia du cœur et des sens, scribeur de ferveurs innommables, chroniqueur d'émotions et d'élan que j'hébergeais sans le savoir. Mes récits touffus m'émouvaient comme nous bouleversaient nos propres gémissements, de plaisir ou d'effroi, alors même qu'on croit être sorti de soi-même et psalmodier la bouche close.

Témoin de mes débordements, je n'en revenais pas, ne comprenais pas mes scribouillages, me relisais comme on tente de déchiffrer le pictogramme sculpté dans la pierre ténébreuse d'une grotte. Tout m'était mystère et simagrées. J'avais cent fauves à dompter en même temps, mille chants d'oiseaux à reconnaître, d'innombrables aventures à conter, comme si je les avais vécues. J'étais le lieu de tant de paroles énoncées par des spectres, que la tête me tournait, que ma main allait plus vite que tous mes violons. Je me dépêchais de tout noter et ne traçais que des signes, un barbouillage, des mots tout seuls, incompréhensibles, extravagants, des pistes perdues, des ruines. Quand, soudainement, les voix se taisaient, les gestes se figeaient, quand s'arrêtait le théâtre extraordinaire de tous ces personnages — qui étaient moi et que je ne connaissais pas du tout — je posais ma tête vide sur mes deux bras allongés sur le pupitre et m'endormais aussitôt, vaincu, terrassé, comme le derviche tourneur après la fulgurance de l'oracle.

Je lorgnais du côté de la folie, confessaient de temps à autre mes illuminations à des camarades, éparpillés par miracle, et qui m'écoulaient comme on prête l'oreille à l'étourneau qui piaille au bord d'un toit. Difficile de se faire à ce destin de fou ou de saint, qui a les apparitions, dont il se souvient très précisément, et qui sait les recommencer sur demande. Le visite apprend vite à se taire, ou plutôt à ne donner de la voix que dans mon cahier, à chuchoter, comme au confessionnal, son péché de délire. On m'aurait suivi, tel matin de novembre, au fond du jardin du séminaire, qu'on m'aurait surpris, la pelle à la main, en train de creuser le trou où je comptais enfouir mon talent. Cette pantomime-là ne servait à rien, et par chance ne fut aperçue de personne. Je continuai à remplir des pages et des pages de ces existences surnaturelles qui m'avaient élu pour chanter, inexplicablement.

Exercer la main  
avant de conter

Je savais, bien sûr — quelqu'un en moi savait — que je balbutiais, que je ne faisais qu'exercer ma voix, ma main, qu'un très long fleuve passerait sous le pont — quel pont? Quel fleuve? — avant qu'il me soit donné de savoir conter mes belles histoires effrayantes. J'étais surpeuplé et n'épelaï pas vite les péripiétés de tout ce petit monde, qui se bousculait à la porte. La patience me manquait et souvent j'abandonnais, mais aussitôt j'endurais les mille morts de ces enterrés vivants qui criaient après moi, du fond de la fosse commune ou de les avais cruellement jetés. On se croit volontiers nécessaire, primordial, capital, dès qu'on a commencé de donner vie. Un jour de silence équivalait peut-être à une strangulation, à la noyade d'Ophélie, au naufrage de don Quichotte dans ce grand désert de l'oubli, qu'il redoutait tant de son vivant. Une voix hurle, on passe notre chemin, et aussitôt une odeur de charogne pourrit l'air qu'on respire.

Je subissais comme une errance dans les limbes une journée sans écrire, c'est-à-dire une journée sans transcrire, sans rapporter, sans raconter. Le joli paradoxe: ce que j'écrivais ne comptait pas, ne comptait pas

encore, et pourtant était essentiel, inestimable. Mon ouvrage était à la fois insignifiant et d'une importance capitale. La page que je déchirais prophétisait la page réussie que je voyais palper entre des mains inconnues et lointaines. Les esquisses tombaient de mon pupitre comme chut les premières feuilles d'un cerisier que je connaissais, qui poussait au bord de mon lac, et qui se refaisait de grandes feuilles, d'un beau vert bronzé, au milieu de l'été. Milieu de l'été, milieu de la vie: je prévoyais le surgissement de mon style pour ce mitan de ma vie, époque légendaire, improbable, inimaginable. Ce ne m'était pas une consolation.

Rien ne me consolait de ma lenteur, de mes beagissements, de mes approximations d'imposteur, de mes récitations malaisées. Je m'en voulais et en même temps éprouvais une grande indulgence pour l'imbécile et radieux tâcheron que j'étais. Je savais qu'on avait déjà vu pareille interminable germination, pareille laborieuse alchimie.

Et puis je connaissais le péril d'éclater trop tôt: il était des Abyssinies ou j'étais épouvanté de m'aventurer. Il me restait à espérer, à vouloir vivre vieux, à dépenser ma jeunesse en sachant qu'elle était en quelque sorte un gaspillage nécessaire. Et elle le fut, à profusion!

Bien sûr, j'avais des éclipses, de longues petites noirceurs, je longuais souvent le précipice, où je voyais débouler tous mes personnages, dans un grand fracas d'apocalypse. Alors je passais mes journées en fantôme, plus irréel que les héros de mes histoires impossibles. Je traînais ma carcasse d'abandonné des anges sous les grands peupliers indifférents, et montrais à qui se trouvait subitement sur mon chemin une face éplorée, étrangement énigmatique, inconsolable.

## Lire à s'arracher les yeux

Et je lisais, je lisais, je lisais, comme disait maman, «à m'en arracher les yeux de la tête». Je ne devinais pas davantage ce qui se tramait entre les lignes de tous ces bouquins déchiffrés à la belle épouvante, que je ne soupçonnais ce qui grouillait dans la marge de mon cahier. Je ne cherchais pas à comprendre, je voulais sentir, je voulais être secoué, réveillé, je voulais entendre le coup de tonnerre, le coup de sifflet, le claquement de fouet qui mettrait en branle mon propre équipage. J'étais capitaine d'une caravelle arrêtée au beau milieu d'une mer morte: j'attendais le vent, du matin au soir, un livre ouvert sur mes genoux. De temps en temps soufflait une petite brise, et alors je criais: «Terre! Terre!», et faisais vingt phrases sur l'erre d'aller.

De retour chez nous, je parlais chasser avec mon père. Là non plus, je n'étais pas patient. Nous passions de longues heures, recroquevillés dans la cache, transis, muets, à détailler le grand ciel vide. A tout bout de champ, je levais la tête pour apercevoir, sur le visage de mon père, le rayonnement tranquille d'une attente, d'une espérance, d'un désir patient, obstiné, qui m'était épouvantablement inconnu. Je n'arrêtais pas de grouiller, de soupiner, je pâtissais d'une envie nerveuse, incontrôlable, de sauter à l'eau, de crier, de mettre fin à l'interminable embuscade. Alors papa mettait sa grande main sur mon épaule et marmonnait:

— Ce sera pas long, tu vas voir! Je le sens. Y a un volier pas loin!

Et ils descendaient, les morillons, les siffleurs, entre chien et loup, alors que je dormais, roulé en boule sur les planches de notre cachette. Les coups de fusil me réveillaient, mais trop tard. Je n'avais pas vu tomber le canard. Je n'avais pas tiré. J'avais perdu patience. Alors papa souriait dans sa barbe et me lançait:

— Je te l'avais dit! C'est quand on les attend plus qu'y s'amènent!

Attendez, puis ne plus attendre, et attendre encore: oui, j'ai au moins appris cela, finalement. L'impatience est-elle domptée pour autant? Non, bien sûr. Mais j'aime l'embuscade, à présent. Je sais que je ne perds rien pour attendre...

ANTIQUITÉS

## Pour ne pas bouquiner bêtement

Le premier guide d'identification et de prix  
pour l'amateur de livres anciens de chez nous

LAURENTIANA

Guide du collectionneur  
de livres québécois  
Michel Villeneuve  
Michel Villeneuve, Beauport, 1998,  
211 pages

SYLVAIN CORMIER

Ce livre est un trésor. Même si, au pied de la lettre, ce n'est pas un livre. C'est tout juste un cahier à couverture cartonnée, relié par une spirale. De fait, ce livre qui n'en est pas un est la caverne d'Ali Baba du lecteur et du collectionneur de livres québécois.

Pour tout dire, ce livre est une liste. Une simple énumération de livres, qui s'égrène sur 211 pages. A première vue, cela ressemble à une bibliographie universitaire, rigoureusement compilée. Mais c'est tout autre chose. C'est un geste, une prise de possession. C'est le premier véritable outil d'appropriation du corpus livresque québécois, le tout premier guide d'identification et de prix de ce qu'on appelle la Laurentiana, c'est-à-dire l'ensemble des bouquins d'hier et d'avant-hier «publiés ici ou sur le Québec», à l'usage des amateurs éclairés et des libraires plus ou moins spécialisés.

Comprenez par là que, pour la pre-

mière fois, on propose une échelle de valeurs, on détermine ce que les livres anciens de chez nous valent, de la même façon qu'on a jaugé depuis des décennies ce que valait le Canadiana et les corpus nationaux de partout ailleurs dans le monde. Ce n'est pas sans importance: auparavant, le livre ancien du Québec vivait dans le flou artistique, hors de prix à gauche, presque donné à droite, selon l'arrogance des uns et l'ignorance des autres. L'amateur de livres anciens venu des États-Unis ou d'Ontario en profitait éhontément, seul détenteur du savoir, premier levier du pouvoir. Il y a dorénavant ce qu'il faut pour défendre le bien local. Ou du moins l'assurer, voire le vendre, à juste prix.

Vous avez au fin fond de la bibliothèque un exemplaire d'Emile Nelligan et son œuvre, recueil publié à Montréal en 1903? Ne le cédez pas pour moins que 350 \$ canadiens, c'est Michel Villeneuve qui le dit et le marché qui le veut. A moins que l'usure du temps n'ait fait de l'œuvre son œuvre: ce montant-là n'est justifié que si votre Nelligan est en état quasi parfait, pour ainsi dire comme neuf. C'est la règle d'or de toute collection: la valeur chute radicalement si l'objet porte trop cruellement la trace des ans ou de ses propriétaires. Une signature en haut de la page de

garde? S'il s'agit d'un exemplaire des *Anciens Canadiens* paraphé par Philippe Aubert de Gaspé, lequel ne signait jamais rien, c'est le pactole. Votre Arlette Cousture dédiée au Salon du livre n'assurera cependant pas le confort de vos vieux jours. Sachez qu'un volume défraîchi, selon l'auteur, doit être dévalué de 25 à 35%. S'il a pris l'eau, selon moi, il ne vaut plus tripette. Si le chien a mangé le dernier chapitre, donnez-lui le reste de l'histoire.

## 4500 livres

Cela dit, ce guide est une précieuse et inépuisable source de renseignements. Plus de 4500 livres en tous genres, les œuvres des Québécois, Acadiens, Franco-Ontariens et autres francophones d'Amérique, l'imposant corpus religieux, les relations de voyages, dictionnaires, grammaires et discours, les éditions communes, rares ou rarissimes, y sont dûment répertoriés, évalués, le plus souvent minutieusement décrits par Villeneuve, libraire de métier. L'écart est parfois vertigineux entre les publications d'un même livre: l'incontournable roman *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon, abordable à 40 \$ dans l'édition relativement courante parue en 1936 chez Nelson, devient carrément prohibitif (2000 \$) dans la prestigieuse édition de 1933,

tirée à 2080 exemplaires, avec 54 gouaches de Clarence Gagnon. Et la valeur, dicton oblige, n'attend pas nécessairement le nombre des années: l'édition originale des *Belles-Sœurs* de Michel Tremblay, parue chez Holt, Rinehart et Winston en 1968, atteint déjà 75 \$. Pas celle que vous avez fourguée pour trente sous à L'Échange, j'espère?

Publié à compte d'auteur, distribué presque sous le comptoir entre initiés, cet unique *Guide du collectionneur de livres québécois* mérite certainement une diffusion plus large: l'intérêt pour le bouquin d'antan, si l'on en juge par l'affluence à l'automne du Salon du livre ancien, n'est pas confiné aux coins sombres des librairies spécialisées mais concerne quasiment à un jour humé une vieille page ou tâte une reliure de cuir et trouve que l'objet livre est au moins aussi attirant que son contenu. Outre les quelques libraires qui en connaissent l'existence, c'est encore et toujours au quartier général du livre de référence pour collectionneurs, l'essentielle librairie Collectophile du 3601, rue Monselet à Montréal-Nord (955-0355 ou 1-800-567-0297), que l'on trouvera le plus facilement le monumental catalogue de Michel Villeneuve. Les commandes postales, m'assure-t-on, sont particulièrement les bienvenues.

Publié le samedi 30 janvier 1999

SPÉCIAL Rentrée Littéraire

Tombée publicitaire le vendredi 22 janvier 1999

LE DEVOIR

# LIVRES

LE FEUILLETON

## Le livre du sommeil

### LA MAISON DU SOMMEIL

Jonathan Coe  
Traduction de l'anglais  
par Jean Pavans  
NRF Gallimard  
Paris, 1998, 426 pages

Jonathan Coe, que les lecteurs français connaissent surtout pour son *Testament à l'anglaise*, paru chez Gallimard en 1995 — roman qui a reçu dans son pays le John Llewellyn Rhys Prize et, en France, le Prix du meilleur livre étranger (1996) —, en est aujourd'hui, avec *La Maison du sommeil*, à son cinquième roman, qui n'a pas tardé à son tour à être récompensé par le Médicis. Né en 1961 à Birmingham, critique littéraire dans plusieurs revues et journaux (*The Guardian*, *The London Review of Books*, *The Time Literary Supplement*), Coe est réputé pour son esprit sarcastique et son sens du politique. Son portrait de l'Angleterre des années 80 dans son précédent roman était on ne peut plus cynique, avec ses personnages comme le banquier Thomas, prédateur naturel des richesses publiques et manipulateur des esprits par le biais de l'image, Mark, fournisseur d'armes de Saddam Hussein aussi bien que de ses adversaires, Henry, ancien député travailliste devenu thachérien par perte d'idéal, ou encore Dorothy, bâtisseuse d'un empire agroalimentaire à partir d'animaux dénaturés, de colorants, et j'en passe.



Jean-Pierre Denis

Coe a la fibre éthique et la dent dure et longue

«Nos affaires s'effondrent, nos emplois disparaissent, notre campagne électorale, nos hôpitaux se délabent, nos maisons sont confisquées, nos corps empoisonnés, nos cervelles se bloquent, tout l'esprit de ce fichu pays est broyé et suffoque» (*Testament à l'anglaise*). Inutile de dire combien Coe exécère l'époque Thatcher et son gangstérisme légalisé... Il a la fibre éthique, et la dent dure et longue. Avec *La Maison du sommeil*, on pourrait dire qu'il poursuit dans la même ligne dénonciatrice, cette fois en faisant sa charge

moins brutale, moins évidente.

Qu'est-ce que cette «maison du sommeil», sinon une métaphore de notre temps, de notre civilisation entière, soumise à l'endormissement des consciences ou, ce qui revient au même, à la productivité privée d'humanité et du sens des valeurs? Le rêve intervient ici comme facteur déstabilisateur, grain de sable dans la machinerie bien huilée de nos sociétés technoscientifiques. Il introduit une logique perverse, une béance qui va à contre-monde. Car si nous pouvons vivre parmi nos semblables en mentant continuellement sur ce que nous pensons ou ressentons, le sommeil, lui, ne peut (nous) tromper. Le rêve ne ment pas. À moins, bien sûr, qu'il ne se prenne pour la réalité... Ce qui serait une manière de nous dire que nous en sommes peut-être effectivement arrivés à ce stade de dénaturation où nous ne savons plus si nous rêvons ou non.

### Sarah, la médiatrice du rêve

La vie est-elle un songe, voire le rêve d'un rêve, comme le croyait Borgès? À en croire l'univers où sont plongés Sarah la narcoleptique, Grégory le psychiatre obsessionnel spécialiste du rêve, Robert l'amoureux transi qui finit par entrer dans le rêve de Sarah, Véronica la passionnée de théâtre qui ne fait qu'en rêver ou encore Thierry le cinéphile fou qui se passionne pour les films dont l'histoire n'a gardé aucune trace matérielle, on pourrait croire que oui. C'est dans une inquiétante demeure universitaire d'Ashdown (cendres tombées?), surplombant du haut d'une falaise les côtes anglaises, que tous ces personnages vont se rencontrer.

Dans un premier temps, lors de leurs études (ce sont les chapitres impairs qui se déroulent durant les années 1983-84), plus tard parce que certains d'entre eux souffrent d'insomnie ou de troubles du sommeil (chapitres pairs, qui ont lieu en 1996). Entre-temps, la résidence universitaire s'est transformée en un centre

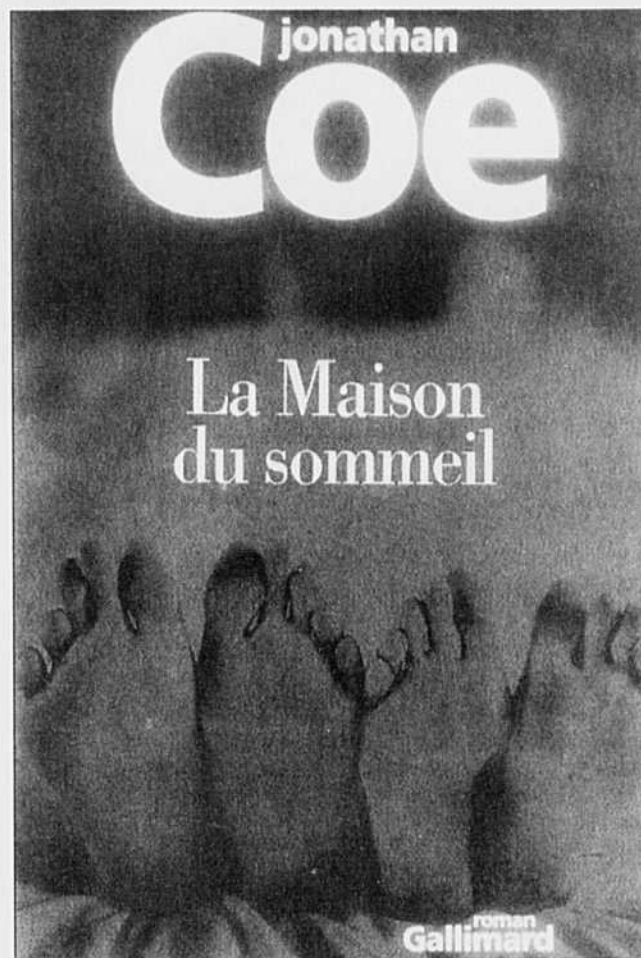
d'études spécialisé dans le sommeil, sous la gouverne du terrible docteur Grégory Dudden. Sarah, ici, occupe une place centrale.

Elle fut jadis, du temps de ses études, l'amante de celui qui est devenu par la suite l'éminent spécialiste du sommeil, Grégory Dudden. C'est d'elle que va tomber follement amoureux Robert, qui n'en sera jamais récompensé et qui va décider de devenir une femme, croyant par là incarner la sœur jumelle qu'il n'a jamais eue mais que Sarah lui avait imaginé avoir à la suite d'un rêve narcoleptique. C'est encore elle qui va avoir avec Véronica une relation amoureuse, qu'elle va interrompre soudainement après s'être aperçue que cette dernière abandonnait son rêve de faire du théâtre pour se consacrer à la finance. C'est enfin à cause d'elle que Thierry va être renvoyé de la revue *Photogramme* parce qu'elle a fait une erreur en corrigeant les épreuves d'un article qu'il avait écrit, ce qui vaut à la revue sept poursuites en diffamation et, finalement, sa faillite.

Sarah souffre du curieux syndrome de la narcolepsie, c'est-à-dire qu'il lui arrive parfois de confondre ses rêves avec la réalité, induisant dans cette dernière toutes sortes de qui-proquo qui finissent par modifier la réalité elle-même, par en infléchir le cours. Les fils tendus ici par l'auteur pour faire tenir ce récit debout et lui donner toutes les apparences du vraisemblable sont d'une grande ingéniosité et d'une parfaite rigueur. Nous entrons vraiment dans une logique implacable (on pourrait dire une «tragédie») où les signes, voire les symptômes, sont articulés les uns avec les autres par toute une série de médiations qui les rendent indissociables, où les causes et les effets s'emboîtent parfaitement, où le récit avance comme un rêve sur lequel personne ne peut rien puiser, par définition, le rêve dit, et articule, la vérité que la réalité préfère taire.

### Rêve individuel et social

On se demande alors qui ou quoi, du rêve individuel ou de celui de la société, provoque autant de méprises, autant d'échecs, autant de ratés. Comme tout bon auteur, Coe évite les simplifications et les lectures univoques. Chroniqueur de son temps, et donc forcément «sociologique» depuis que



nous ne pouvons éviter de savoir la place que la chose publique, la société, prend dans nos vies, Coe n'en demeure par moins écrivain, c'est-à-dire celui qui explore le monde de l'entre-deux, de l'inouï, du dérapant, de la béance.

Il le fait avec un parfait brio et une maîtrise impitoyable de la logique narrative. Le romanesque n'est-il pas à sa façon un exercice de sommeil contrôlé dont l'objectif est d'induire en nous le rêve d'un autre monde, tout en nous donnant les moyens de distinguer celui qui s'impose à nous quotidiennement? De faire de nous des lecteurs de l'envers et de l'endroit du monde? «L'imagination ne fait la folle que chez les artistes qui, en ayant trop peu, ne peuvent la loger convenablement», écrivait Pierre Lepape dans *Le Monde* (25 septembre 1998). Inutile de dire combien Jonathan Coe échappe à cette catégorie d'écrivains, lui qui excelle dans l'art de nous ra-

conter une histoire sans jamais rogner sur sa complexité, sans jamais, non plus, trahir la réalité.

Après tout, ce savant fou qu'est Grégory Dudden, qui rêve de ne plus avoir besoin de sommeil pour enfin rentabiliser pleinement son temps de vie et ne plus en perdre une miette, n'est-il pas à l'image de notre culture de la performance et de la rentabilité? Margaret Thatcher, paraît-il, se vantait de n'avoir besoin que de trois heures de sommeil par nuit... On en vient à rêver à ce que pourrait être le monde si un savant biochimiste arrivait à synthétiser la pilule de l'insomnie (mais sans effets secondaires) et qu'il la commercialisait. Il y a fort à parier qu'ils seraient nombreux, ceux qui la prendraient. Mais de prendre à se pendre, il n'y a qu'une lettre, bien mince, aussi mince qu'un rêve dont nous aurions perdu le chiffre.

denis@mlink.net

### LIVRES PRATIQUES

## Éduquer

### ÉDUCER POUR RENDRE HEUREUX

Colette Portelance  
Les éditions du Cram inc.  
Montréal, 1998, 332 pages

Conçu spécialement pour les éducateurs, parents et enseignants, cet ouvrage, ni théorique ni scientifique, se veut surtout et avant tout un guide pratique. «Éduquer un être humain pour le rendre heureux, c'est lui apprendre à être lui-même, à être en relation avec les autres, à être créateur de sa vie, à ses rêves et du monde», estime l'auteure, qui a consacré sa vie à l'éducation comme mère de quatre enfants, comme enseignante à des adolescents pendant 19 ans et comme formatrice de psychothérapeutes. Elle conclut son livre en affirmant que «pour être un bon éducateur, il ne faut pas s'inquiéter uniquement de ce que nos enfants et nos élèves vont devenir sur le plan professionnel, mais surtout se préoccuper de leur bonheur». Écrit dans un style accessible, cet ouvrage est à la fois sensible et humain.

### LE GUIDE DE L'INTERNAUTE 1999

Danny J. Sohler  
Les Éditions Logiques  
Montréal, 1998, 539 pages

Le cadeau à offrir aux nouveaux venus dans la famille Internet. Dans ce gros bouquin abondamment illustré, on trouve l'essentiel de ce qu'il faut savoir sur Netscape et Explorer en français, le courrier électronique, RealPlayer, VRML, Netshow et Shockwave, les sessions de bavardage IRC, ICQ, les mondes virtuels, la téléphonie Internet, Telnet, FTP et Usenet, et plus encore. Étant moi-même internaute en herbe, j'ai beaucoup apprécié l'annexe B où l'on trouve le répertoire des bonnes adresses de l'internaute; très utile quand on ne sait pas où aller.

L'auteur est directeur des systèmes d'information à la bibliothèque de l'Université Laval, où il travaille à l'implantation de services informationnels utilisant Internet.

Renée Rowan

### LITTÉRATURE FRANÇAISE

## Une vénérable anticonformiste

Le pointillisme de Béatrix Beck,  
recueilli et commenté par elle-même

### GUIDÉE PAR LE SONGE

Béatrix Beck  
Grasset  
Paris, 1998, 442 pages

### CONFIDENCES DE GARGUILLE

Béatrix Beck  
Propos recueillis par Valérie Marin La Meslée  
Grasset  
Paris, 1998, 296 pages

### GYLAINE MASSOUTRE

Béatrix Beck (prononcez Béatrix comme «perdrix») a le souffle court. Ne croyez pas que ce soit une question d'âge, car cette dame de 84 ans a la réputation de traverser le temps avec «une fraîcheur suspecte», répète la critique. Elle n'en revient pas elle-même: «Vivre encore m'étonne. Écrire tient du miracle. La page blanche m'attire, comme, enfant — et n'y voyez pas la volonté de faire un jeu de mots — m'attirait la plage humide. Quand j'étais en Bretagne, et que la mer se retirait, j'éprouvais une grande joie à écrire sur le sable mouillé.» Tonique, elle sent toujours la vie foisonner sous sa plume, une sensation de densité, au point de pouvoir dessiner le lieu où se passe sa fiction en cours.

C'est dans ces souvenirs d'écrivain qu'elle est précieuse, traversant le siècle sur les traces de son père, Christian Beck, qui fut un jour l'amant de Gide, pense sa fille, après (ou avant?) avoir été celui de Louise Gérardy, femme du poète Paul Gérardy: «J'ai gardé son patronyme pour nom d'écrivain, l'étant en partie par hérité. Mais au moment de mon premier livre, le nom de Beck était complètement inconnu excepté de rares personnes comme Gide bien sûr, Queneau, Claudel ou Léautaud.»

Heureux coup double d'édition, Grasset publie concurremment *Confidences de garguille*, un livre de propos recueillis, et *Guidée par le songe*, 39 nouvelles publiées entre 1991 et 1996, dans leur version intégrale. On passera ainsi avec intérêt de l'autobiographie de celle qui déclare avec lucidité «Quand un écrivain parle de lui-même, Vadius et Trissotin ne sont jamais très loin...» et à ses fictions, résultat d'une expression «tendue vers elle-même, sur le fil du rasoir», à savoir ces nouvelles qui reprennent quatre de ses livres, *Recensement*, *Vulgaires vies*, *Moi ou autres* et *Prénoms*.

### L'ère du Nouveau Roman

Vénérable, elle ne l'est pourtant pas autant que Nathalie Sarraute, née en 1902, douze ans avant elle. Ces deux romancières sont pourtant liées. N'ont-elles pas réitéré chacune leur hommage à l'écriture en 1998? Leur filiation vient sans doute de ce que leur succès réciproque remonte à une même époque: *Léon Morin prêtre*, de Béatrix Beck, reçut le prix Goncourt en 1952, et l'essai de Nathalie Sarraute, *L'Ère du soupçon*, en 1956, marqua les débuts du Nouveau Roman, avec ceux d'Alain Robbe-Grillet. Il est vrai que Nathalie Sarraute publiait depuis la fin des années trente et que Sartre l'avait préfacée dès 1946. Béatrix Beck, qui vécut plus tard dans le même immeuble que Sartre, ne fut-elle pas leur émule?

Dès les premières pages de ses *Confidences*, Béatrix Beck rend hommage à ces deux initiateurs d'une écriture anticonformiste (ce dernier mot fut précisément inventé en 1955), tout en mentionnant que son seul roman dans le

droit fil de cette esthétique — preuve d'un trop grand hommage? — fut un échec. Elle n'en eut cure, trop acharnée au travail de l'écriture et hallucinée, raconte-t-elle, par des visions intérieures qui lui dictèrent la rédaction de plus de vingt ouvrages, romans et recueils de nouvelles confondus.

Très tôt, l'intrépide Béatrix Beck a donc fait sa marque dans l'art du bref. Son genre de prédilection, la nouvelle, est cette forme ramassée qui dépeint des crises ou des événements au cours forcé. Ce sens de la concision et de l'ellipse («la mort, cinq minutes après, t'y penses plus», note son héroïne Stella Corfou), voisin de la stérilité, elle l'attribue à «l'écriture blanche» de la NRF. Elle fut la secrétaire de Gide durant les derniers mois de sa vie, auquel elle voua un respect quasi filial, car il lui permettait de se rapprocher de son père, mort alors qu'elle n'avait que cinq ans.

Née en Suisse d'un père belge, d'origine lettone et italienne, et d'une mère irlandaise, la cosmopolite Béatrix Beck, qui a toujours vécu en France, a mis vingt ans pour acquérir la nationalité française. C'est là un aspect de son destin solitaire, qui lui permit de s'évader par le rêve de la folie de sa mère, qui finit par se suicider. Son mari, Naum Szapiro, juif apatride, fut tué en 1940. Depuis, elle écrit sa page quotidienne, en s'appuyant sur ses genoux, rencontrant un succès qui lui a permis, à partir de 1966 et durant dix ans, d'enseigner à l'université Berkeley et à l'université Laval. Dans *Noli*, entre autres, il est question du Québec.

Elle avait rencontré le Christ en chemin, dont elle écrit qu'ils formèrent longtemps avec son père «une seule et même personne». Dans ses nouvelles, la religion tient encore une grande place, mais c'est avec surprise qu'on y découvre un bataillon de personnage voussoyer Dieu et lui demander des comptes, auquel il répond sans trop se défilier ni crâner.

### Un réalisme insolite

Étonnant, son souci des choses terrestres englobe une plus vaste dimension. Jean-Louis Ezine, son préfacier, souligne avec justesse son sens allégorique, presque fantastique: «C'est à la fois acide et merveilleux: Béatrix Beck semble le produit d'un truc ou d'un pacte diabolique où Jules Renard et Marcel Aymé auraient échangé leurs talents.» Causticité et fantaisie accompagnent sa mélodie intérieure, une source secrète auquel elle puise. Pour elle, cette perfection châtée du style est «une écriture incolore», un mélange de mots justes et d'associations de sonorités. C'est pourquoi elle utilise tant de dialogues dans ses nouvelles, les personnages y allant de leurs réparties avec brio, goguenardise et âme d'acier. Mais elle travaille dans l'impérissable, pourrait-on dire pour paraphraser cette vendeuse d'articles de foi, dans «Bazar Demême» (sic).

De grands pans de vie quotidienne entrent dans ses pages. «Vulgaires vies», par exemple, est toute faite de clichés, savamment regroupés en paragraphes. Autant dire que les propos sont ceux de tout un chacun — voyez «Un esprit égaré», «Table tournante» — qui nous entraînent de la scène du monde vers des pans de prières, jusqu'à ce que la conclusion soudaine — un retentissant «Et puis merde, aide-toi, le ciel t'aidera» — précipite le bougre officiant dans sa vie, encore toute colorée du baragouin qui lui sert de pensée.

C'est souvent drôle, voire déroutant. Béatrix Beck, pour attraper les oiseaux, accroche des miroirs sur ses personnages épouvantails; ce faisant, nous nous plaçons tour à tour par la lecture du côté du jardinier, fût-il un brin divin, du côté des créatures célestes ou encore des gargouilles, ces monstres de pierre aux yeux exorbités qui surplombent le vide, le cul collé au bénitier.

# Grand concours de JOURNALISME LE DEVOIR 1999

VOUS QUE LE JOURNALISME INTÉRESSE ET QUI ÊTES INSCRIT À TEMPS COMPLET DANS UN CÉGEP OU UN COLLÈGE DU QUÉBEC, VOILÀ UNE OCCASION D'AGIR.

Pour saisir cette chance de mesurer vos aptitudes et - qui sait? - de faire vos débuts dans un grand journal, il s'agit de rédiger un article critique d'au moins 700 mots, sur une manifestation sociale ou culturelle d'ici: rassemblement populaire, événement sportif, film, livre, pièce de théâtre, ou autres.

### À retenir:

- Votre participation à ce concours peut s'insérer dans le cadre de vos cours.
- La date limite des envois de textes au journal *Le Devoir* est le 19 mars 1999.
- La remise des prix aura lieu en mai 1999.

### À gagner:

- 1<sup>er</sup> prix:** Une bourse d'études de 2 000\$ ainsi qu'un voyage et séjour de découverte conviviale de la France (condition d'admissibilité, avoir 18 ans et plus).
- 2<sup>e</sup> prix:** Une bourse d'études de 2 000\$
- 3<sup>e</sup> prix:** Une bourse d'études de 1 000\$

Des prix de participation, tels des logiciels et des abonnements au *Devoir* et à la revue *Forces*, seront aussi attribués par tirage.

LA FONDATION DU DEVOIR



1-800-267-0947

Votre professeur de français vous en dira davantage sur les modalités de participation.

CONSULAT GENERAL DE FRANCE A QUEBEC

Société d'édition

FORCES

DIFFUSION MULTIMEDIA

LA VIE LITTÉRAIRE

## Que sont nos librairies devenues?

Un livre à acheter? À Montréal, en ce qui concerne l'endroit où vous procurer l'objet convoité, c'est l'embarras du choix. Dans ces nouveaux endroits qui pululent, particulièrement du côté du marché anglophone, ce sont les grands espaces, l'odeur du bon café et la possibilité de casser la croûte, l'appel d'un sofa en cuir moelleux mêlé à l'odeur du livre neuf. Que sont nos librairies devenues?

MARIE-ANDRÉE  
CHOUINARD  
LE DEVOIR

Dernier en date dans la famille de ces librairies, qui se situent entre le magasin grande surface et la petite librairie traditionnelle: Indigo.

Blottie Place Montréal Trust, en plein centre-ville montréalais, la librairie vaut le détour. Ouverte peu avant Noël, la petite nouvelle du géant canadien Indigo porte désormais à sept le nombre de petits de la famille livresque. Après l'ouverture depuis 1997 de librairies Indigo Livres, musique et café principalement en Ontario (Burlington, Toronto, Richmond Hill et Kingston) mais aussi à Calgary, c'est au marché montréalais — surtout anglophone mais aussi francophone — que la chaîne de librairies à grande surface s'attaque. On pense même augmenter le nombre d'adresses Indigo à plus de 20 d'ici à l'an 2000.

Sur un éventail de 120 000 titres, Indigo propose 20 % de titres français, avec l'intention semble-t-il de hausser ce pourcentage de quelques points au cours de la présente année. Située à quelques pas d'un concurrent du même type, Chapters, la nouvelle librairie possède cette réputation de savoir bien se mouler aux besoins de la clientèle locale qu'elle dessert, peu importe où elle atterrit. On dit également que le service, réputé pour être faible dans ces surfaces élargies, n'a rien à envier à bien des commerces.

Dans le calme et délicieux silence qui suit la cohue abrutissante de Noël, une tournée dans la librairie s'impose: campés sur plus de 30 000 pieds carrés de surface, des livres, des livres, encore des livres. Décor et disposition invitent à la promenade, et partout un fauteuil ou une chaise d'apparence confortable vous invitent à la farniente, livre en main. Pour les flâneurs durs à cuire, quelques tables de jeu, ça et là, pour goûter autre chose que la littérature.

Au deuxième étage, la musique s'entremêle aux mots, tel que le veut de plus en plus la tradition dans le commerce du livre; au premier, c'était avec le secteur cadeau que le bouquin faisait du copinage, une section de bon goût ou l'acheteur de dernière minute trouverait sans doute de quoi ravir une connaissance.

Situé au deuxième plancher, une fois gravies les marches de l'escalier, Indigo Café, vaste section servant, celle-là, à contenter les estomacs creux et les systèmes en mal de caféine — un permis d'alcool permet même le plaisir suprême de la lecture, verre de vin rouge à la main. Des livres traînent sur les tables, vous conviant à joindre l'utile à l'agréable en mordant à belles dents dans le sandwich tout en dévorant le roman de votre auteur favori.

De ces librairies nouveau genre, dont le modèle fait rage aux États-Unis (pensez seulement à cette dernière comédie cinématographique à

l'eau de rose américaine, *You've Got Mail*, où une librairie grande surface style Barnes and Noble piétine son mignon petit concurrent à vocation plus traditionnelle), que retient-on, en ce qui concerne du moins les versions qui nous parviennent?

Tous ne s'y retrouveront pas, et il en restera fort heureusement toujours pour être fidèles à cette petite librairie traditionnelle spécialisée dans un domaine pointu ou un autre. Mais dans cette fête des livres orchestrée à grands coups d'argent, il demeure cette impression, sans doute étudiée sous tous les angles du marketing possibles et imaginables, que le goût de la lecture l'emporte sur tout le reste. Bien que présent, le danger de noyer le livre dans une mer d'autres menus plaisirs — disques, cadeaux, jeux, nourriture — ne l'emporte pas sur le délice des mots et invite sournoisement à mettre la main au portefeuille...

### Québec vu par Québec pas par Paris

À l'aube non pas du prochain millénaire mais du prochain Salon du livre de Paris, prévu pour fin mars, le Syndicat national de l'édition (France) publiait récemment un feuillet d'information sur la prochaine édition du salon et les invités qui y donneront une couleur québécoise.

Appelé à s'exprimer dans ce bref document, le président de l'Association nationale des éditeurs de livres (Québec), l'éditeur et distributeur Pascal Assathiany, insiste sur l'*«américanité»*, qui constitue le point sur lequel les éditeurs québécois insistent comme visage à présenter aux Français.

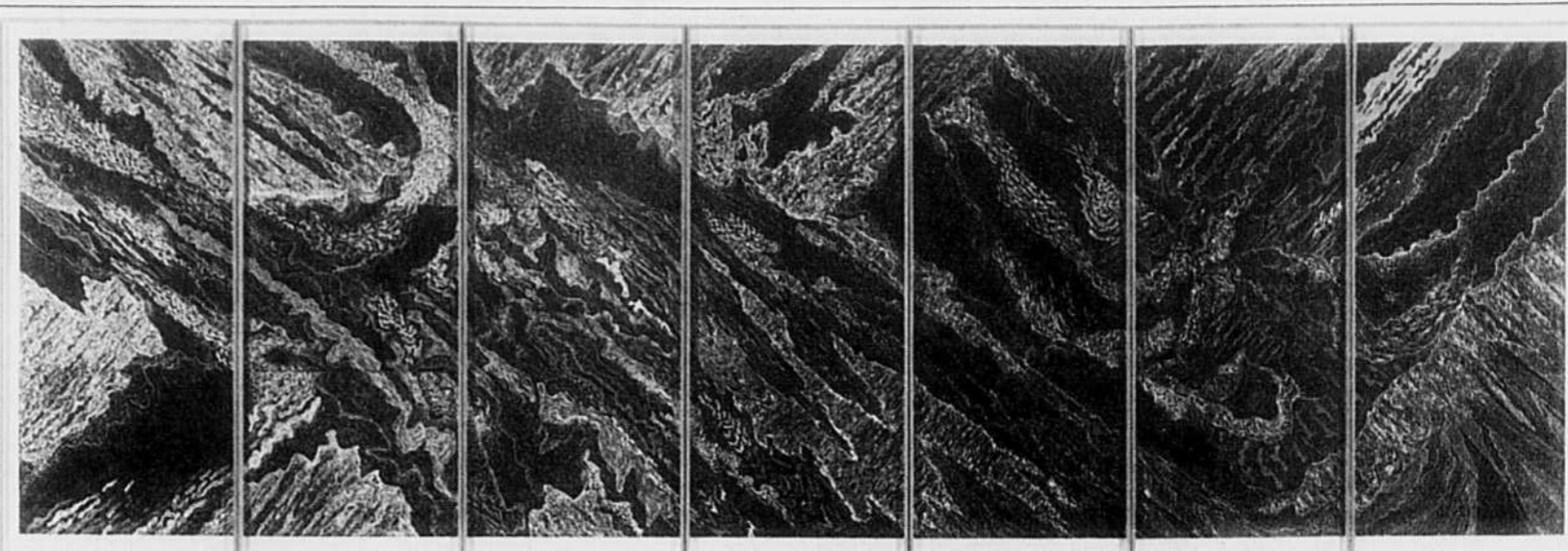
*«Je crois que notre littérature témoigne largement de notre américanité, y affirme-t-il. Quand je pense à des auteurs comme Yves Beauchemin ou Robert Lalonde, par exemple, il me semble que leurs écrits traitent de préoccupations qui sont avant tout propres aux gens de ce continent.»*

Et encore: *«Paris sera également l'occasion d'aller au delà des clichés et d'échanger franchement avec les Français sur nos différences et nos similitudes, et surtout, notre complémentarité. [...] Je crois fermement que le livre demeure l'un des outils privilégiés pouvant nous permettre de maintenir l'influence du français dans le monde.»*

Dans ce même document, le point de vue d'un auteur français sur ces Québécois que le Salon du livre de Paris s'apprête à accueillir. Sous le titre *«Formidables Québécois!»*, Jean-Paul Dubois écrit: *«Je crois que les Québécois n'imaginent pas à quel point ils fascinent les Français. Ainsi lorsqu'on vous voit apprécier vos distances en kilomètres, vos vitesses en miles, [...] compter en dollars, piastres et sous, mesurer votre taille en pieds, vous peser en livres, [...] vous exprimer indifféremment en français, bien sûr, en anglais, forcément, et dans une troisième langue qui, selon l'origine du locuteur pourra être l'indien, le grec, l'italien, le chinois, l'arabe, le mexicain, comprenez que nous, qui organisons encore des concours d'orthographe, qui redoutons autant le culturel et le pluri-racial, nous, qui réfléchissons encore en anciens francs et vivons sous Prozac dans la hantise de l'euro, soyons séduits par votre aptitude à sauter d'un monde à l'autre, à vivre, simplement, chez vous, dans tant de pays à la fois. Cette intelligence, cette générosité, cet art, aussi, de cultiver un corps moderne pour la ville et un cœur antique pour la forêt [!!!], se retrouvent bien sûr dans la tournure de votre littérature. C'est ce qui la rend si chaude en hiver et si universelle le reste de l'année.»* Eh ben!

# LIVRES

ARTS VISUELS



Nouveau-Québec, 1979-1980.

BRIAN MERRETT, MBAM/MFA © RENÉ DEROUIN 1999 VIS'ART DROIT D'AUTEUR INC.

## Un artiste de la démesure

René Derouin est un des artistes les plus passionnés et productifs du Québec

FRONTIÈRES  
FRONTIERS  
FRONTERAS

René Derouin  
Musée des beaux-arts de Montréal  
Pavillon Benaiah Gibb  
1379, rue Sherbrooke Ouest  
Jusqu'au 14 mars

BERNARD LAMARCHE

Pour sa première exposition de la nouvelle année, le Musée des beaux-arts de Montréal présente une rétrospective de l'artiste québécois René Derouin: quarante années d'œuvre — l'artiste a débuté comme peintre et a été marquant surtout comme graveur — traversées par la présentation d'une cinquantaine de pièces, dessins, gravures, céramiques et installations. Trois thèmes centraux sont abordés par ce parcours: la terre, la mémoire et la migration. Le point de fuite de cette trilogie converge sur un questionnement identitaire primordial. D'emblée, il faut dire que l'exposition est de qualité: le nombre d'œuvres n'est pas assommant, la répartition des pièces dans les salles évite une trop simple chronologie qui n'aurait pas suffi à démontrer la récurrence des sujets abordés, l'accrochage est rythmé, bien qu'essentiellement orchestré selon un principe de symétrie.

Toutes ces qualités indéniables, cependant, ne viennent pas à bout de quelques contradictions que nous observons dans cette production depuis quelques temps.

Il y a chez Derouin de l'ambition. Sans contredit, un des aspects remarquables de ce travail demeure sa démesure. En attestent les gravures surdimensionnées, qui ont mené le graveur à développer des solutions de tirage inédites. En témoignent également les œuvres en plein air, sorte de murales à l'imagerie gravée. Et, par dessus tout, ceux qui ont vu l'exposition *La Dérive des contrastes* au Musée du Québec en 1992 connaissent les 20 000 petites figurines de céramique de l'œuvre *Migration*, dont la vaste étendue en faisait une installation monumentale, aussi exposée au Musée d'art contemporain Rufino Tamayo, à Mexico. Et ceux qui l'ignorent apprendront dans cette exposition l'existence de ce coup d'éclat de 1994, où l'artiste larguait dans le fleuve Saint-Laurent, à la hauteur de Baie-Saint-Paul, 16 000 (là les chiffres ne

sont pas clairs, on l'a vu gonflé à 19 000!) figurines de l'exposition de 1992.

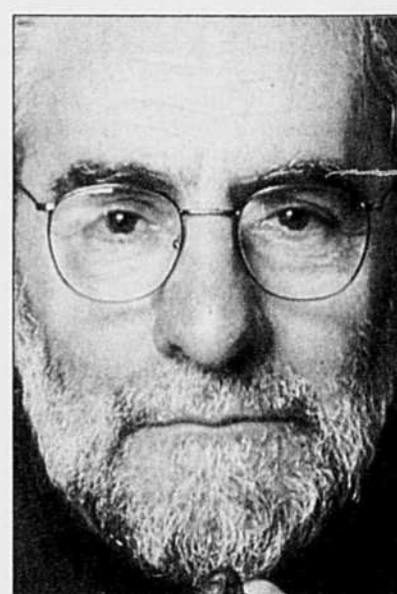
Derouin a toujours été fasciné par la liberté et la diversité de la culture mexicaine. A dix-neuf ans, il effectue un voyage au Mexique qui lui révèle, en contraste avec le Québec duplessiste de l'époque, une société ouverte sur la politique internationale, tournée sur le monde extérieur. Il y étudie l'histoire du pays, l'art précolombien et se familiarise avec l'art mural des artistes mexicains, dont il se réclame toujours. Délaissant l'art européen en fonction duquel les automatistes se sont positionnés, phénomène que Derouin voit catégoriquement comme une forme de colonialisme culturel, l'artiste puise ses sources d'inspiration dans l'art mexicain et le baroque latino-américain, dans ce qu'il voit, de façon éminemment discutable, comme les réels fondements de son *«américanité»*.

### L'axe Nord-Sud

*«En m'identifiant au territoire et à l'axe Nord-Sud, je rompais avec une culture coloniale qui faisait débiter l'histoire à notre arrivée sur le continent»*, peut-on lire sur un des murs des salles du musée.

Vrai que l'artiste s'est détourné des influences européennes. Du moins le prétend-il. Ce qui cloche dans cette affirmation, c'est qu'elle participe d'une étonnante dénégation de la facture de ses œuvres, du moins dans sa gravure. L'artiste a connu les préoccupations sociales des artistes tels que Diego Rivera, Orozco et Siqueiros. Mais ce qu'il a retenu des muralistes, plus que toute autre chose, n'est pas la charge sociale. Il en a gardé tout d'abord une manière, avec ses traits contours appuyés, et ensuite le format étiré, ce qui en effet, au Québec et surtout en gravure, n'était pas coutumier à la fin des années cinquante. L'artiste a fait éclater le format des œuvres gravées, et l'actuelle exposition le démontre de façon éloquent.

De l'art baroque, qu'il voit comme *«un affranchissement à la censure, au pouvoir et à l'ordre»*, Derouin a conservé le foisonnement des formes, mais absolument rien ne permet de le rattacher à l'histoire de cet art boulimique caractérisé par la sur-enchère de complexité dans le décor. De plus, rien ne permet de voir dans cette production un programme politique ou révolutionnaire, contrairement à ce que l'artiste prétend. L'espace public, dans son cas, sauf exception, s'est limité à des carrières de sable enneigées et au fond du fleuve. (Plutôt que de les voir mourir au musée, je préfère les faire disparaître dans le fond des eaux, disait-il en substance à la télévision en début de semaine!) Comme acte de portée sociale, on a déjà vu plus percutant. Autre lecture, en écho à la noyade de son père et de son frère dans le fleuve, est



SOURCE VIE DES ARTS

René Derouin

plus probante, encore que respectueusement intime.) Comme *«art pour le peuple»*, avec des actions ciblés en fonction du mouvoir qu'est le musée, on repassera.

### Américanité

L'américanité dont Derouin se réclame ressemble souvent à ce que certains artistes québécois avant lui ont fait. Il faut être naïf pour ne pas voir ce que les entrelacs et les mosaïques colorées de ses œuvres partagent avec les travaux d'artistes comme Riopelle ou Hurtubise, qui, eux, paradoxalement, seraient à évaluer plus que Derouin en fonction de l'art européen colonisateur. Derouin participerait ainsi de *«la vacuité de l'art abstrait»* qu'il dénonce. A notre avis, en un cas comme celui-ci, l'artiste nimbe de rhétorique sa production soi-disant *«migrante»*, attribuant au discours une importance notoire dans l'exégèse des œuvres, ce que, précisément, il reproche au discours sur l'art contemporain de réaliser (ce en quoi, soit dit en passant, on est parfois totalement d'accord avec lui, mais pas pour les mêmes raisons). Ses influences sont latines, mais lorsqu'on porte un regard le moins attentif sur son travail, les problématiques qui en ressortent — repousser les limites du médium, travailler la surface — conservent largement des thèmes typiquement inspirés de l'art européen.

Il faut replacer les choses dans une juste proportion. Répétons-le, Derouin est sans contredit un des artistes les plus passionnés et productifs du Québec. Vu l'ampleur de certains de ses projets — la rétrospective rend bien cette dimension —, il se révèle être un travailleur acharné. De plus, ses affinités avec le Mexique lui ont valu de participer à plusieurs expositions en terre latine, en plus de permettre de nombreux contacts entre artistes d'ici et de là-bas. En outre, son parcours est totalement

unique, ouvrant une brèche réelle dans l'histoire, mais une ouverture somme toute limitée.

Lorsqu'il dit tracer une voie nécessaire, qui sort des sentiers battus d'une histoire de l'art québécois trop limitative — commentaire à nuancer —, qui passe par le métissage, la mixité des cultures et la migration, nous ne le suivons pas. De fait, il réalise précisément ce qu'il révoque. Il reconduit très exactement les termes de la *political correctness* canadienne de l'ouverture à l'autre, la court-pointe culturelle qu'il dit exécuter. En retour, son intransigence se retourne contre l'histoire de l'art québécois. Or, dans son travail, le thème de la migration est réduit à des motifs iconographiques: au mieux il le représente, au pire il l'illustre. Ce qui le distingue de Riopelle, par exemple, est l'emploi de couleurs terreuses et la représentation métaphorique de plaques tectoniques. Lorsqu'il donne dans l'installation, il représente de façon on ne peut plus littérale la dérive des êtres, l'étendue dominante des terres et la déportation des appartenances. Derouin ne traite pas de ces notions, il les montre platement.

### L'auto-légitimation

Comme certains artistes en art contemporain, Derouin mène une vaste entreprise d'auto-légitimation depuis quelques années. Pas besoin d'être fin sociologue pour s'en rendre compte. Don massif d'œuvres au Musée de Calgary, qui produit la rétrospective, publications d'ouvrages dont il est l'auteur, qui pallient l'absence d'exégèse sur son œuvre (n'allez surtout pas croire que nous sommes contre les artistes qui prennent la parole, bien au contraire, mais encore faut-il qu'ils aient quelque chose à dire qui dépasse leur œuvre), production de documentaires sur son propre travail, envoi de statuettes à des *«personnalités»* québécoises ou même participation à l'insertion, dans les journaux de la fin de semaine dernière, d'un encart publicitaire. De cette manière, l'artiste fait ce qu'il dénonce ailleurs. Ne nous en formalisons pas, c'est ainsi partout. Mais, encore une fois, il réalise ce qu'il reproche aux autres. Agaçant.

Dans le fascicule promotionnel distribué dans les journaux, il fait grand état de sa marginalité, de sa force de caractère face aux limitations de la grille québécoise de l'histoire de l'art. Il substitue au triangle de *«l'élite»* québécoise — Montréal-New York-Paris — un autre triangle, plus proprement mexicain: Mexico-Barcelone-Paris/New York (sic!). Il dit des artistes mexicains, à leur retour d'Europe, qu'ils ont fouillé du côté de l'art précolombien, bref dans leurs racines. Rien de semblable n'aurait été fait ici, sur le plan du métissage, pour l'expression de *«notre appartenance au continent américain»*. Lui, Derouin, l'aurait fait. A ceci près, encore une fois, qu'il n'a pas fait de retour sur l'art québécois, si nous suivons sa logique. Or, de ce point de vue, ne pourrions-nous pas, à notre tour, voir dans son œuvre un colonialisme mexicain? Pensez-y.

À VOIR AU CENTRE D'EXPOSITION DE BAIÉ-SAINT-PAUL  
DU 26 SEPTEMBRE 1998 AU 29 MARS 1999

# riopelle

Samedi 13 février, 15 h  
Conférence de Madeleine Arbour  
« Espace et liberté »



Centre d'art Baie St-Paul, 23, Ambroise Fafard, Baie St-Paul, Tél.: (418) 435-3681

Groupe La Mutuelle

BANQUE NATIONALE

Le Devoir

Le Soleil

Le Devoir

Le Soleil

## Jean McEwen

1923-1999



Bleus traversant les jaunes, 1978, huile sur toile, Collection Musée d'art de Joliette, don de M. Pierre Laberge

Ses yeux se ferment  
sur des champs  
colorés qui  
continueront de  
nous habiter.



MUSÉE D'ART DE JOLIETTE

Tempête  
de l'étrange  
du 7 janvier au 5 février  
PHOTOGRAPHIES DE  
LUCIEN GOBEIL  
MONIQUE THIBAUT

Galerie KÖZEN  
532, Avenue Duluth Est  
514 842-0342

## LES ARTS

JEAN MCEWEN (1923-1999)

## L'éternelle jeunesse

L'assiduité du peintre n'a jamais cessé depuis ses débuts en 1946

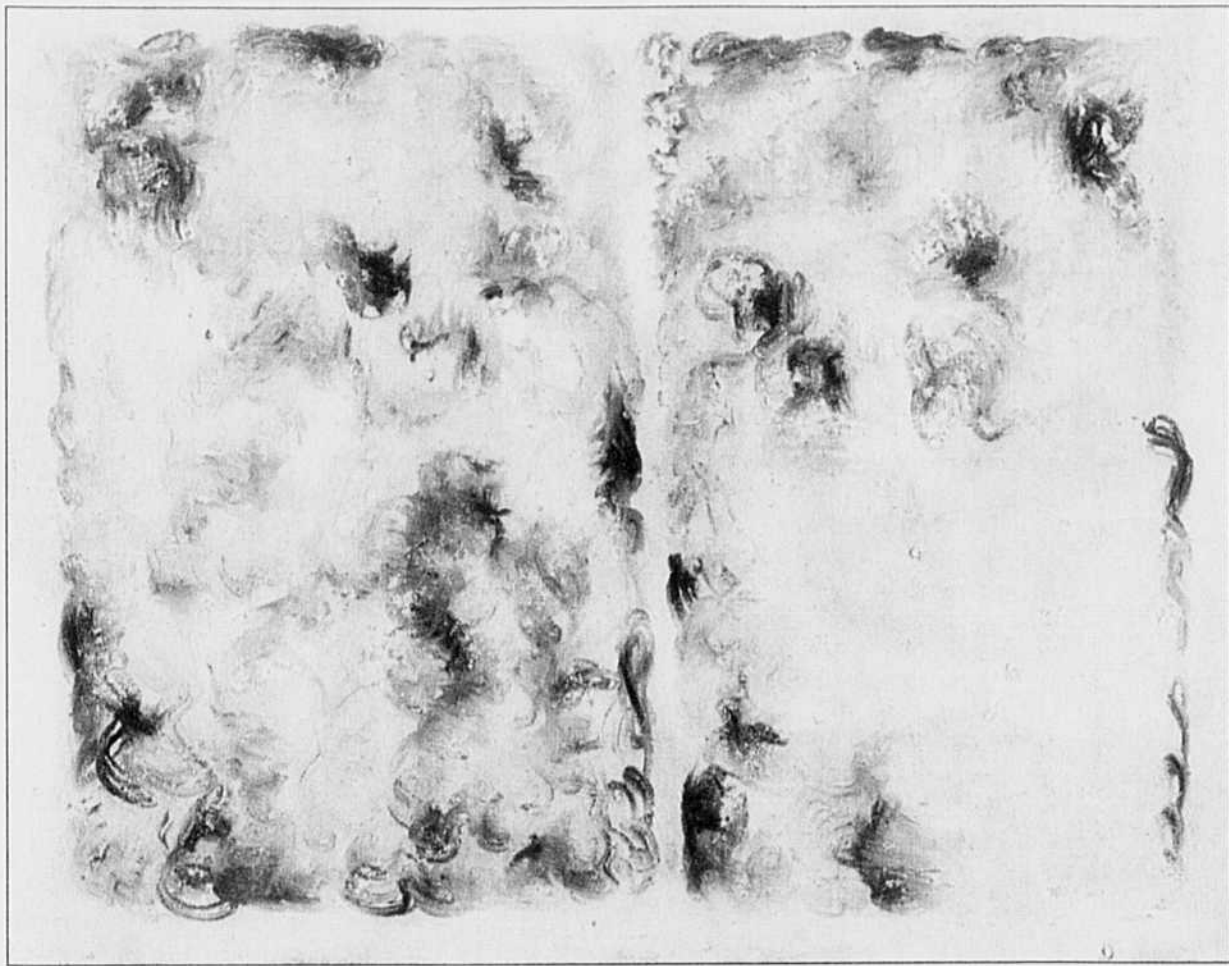
BERNARD LAMARCHE

Samedi dernier, en soirée, décédait le peintre Jean McEwen, alors qu'il tentait de dégager sa voiture de la neige tombée la veille. Il venait tout juste de fêter son 75<sup>e</sup> anniversaire de naissance, lui qui était né le 14 décembre 1923, de mère québécoise et de père écossais. L'année avait été faste pour lui, avec des expositions personnelles aux galeries Madeleine Lacerre, de Québec, et Simon Blais, de Montréal. En février, la galerie Mira Godard de Toronto lui avait accordé une exposition: *Important Paintings from the 60's and 70's*. McEwen célébrait encore sa nomination pour le prestigieux prix Paul-Émile Borduas. Ironiquement, en mars de l'année dernière, le peintre avait exposé avec un grand disparu de 1998, Serge Lemoyne, dans l'atelier d'un autre peintre, illustre pour l'histoire de la peinture au Québec, Guido Molinari. Ce dernier déclarait lundi que «c'est un géant de la peinture qui décède. Il était un de ceux qui avaient pris la relève de l'automatisme et du vide créé par le départ des grands peintres comme Riopelle et Borduas».

De plus, il avait produit un tableau remarquable pour Peinture peinture, l'événement de peinture abstraite organisé par l'Association des galeries d'art de Montréal, dont les commissaires étaient Gaston Saint-Pierre et René Blouin. Au sujet de ce tableau, *La Môme vert-de-gris* (1997), l'historienne de l'art Constance Naubert-Riser écrivait ceci, dans le catalogue de la dernière exposition de McEwen de son vivant: «Cette toile [...] est un véritable tableau charnière. La partition verticale de l'espace rappelle les séries des années 1960, mais le choix des teintes est tout à fait inédit: vert et mauve.» Le tableau détonnait par cette franche rencontre entre des couleurs difficilement conciliables. Dans le cadre de Peinture peinture, Jean McEwen tenait encore haut et fort sa place.

Il était partout au moment où tout semblait tomber en place. Ses dernières œuvres avaient été bien reçues par le public et la critique. Le prix Borduas venait couronner une carrière faite de hauts et de bas, de moments d'exaltation et de passages à vide. L'attention portée sur son travail, qui n'avait pas été toujours aussi soutenue, atteignait des sommets. Selon Simon Blais, le galeriste qui défendait son travail, il s'était remis à peindre dès le 2 janvier et, déjà, il avait réussi à renouveler sa manière. Son assiduité à peindre n'a jamais cessé depuis ses débuts, en 1946, alors qu'il était, comme il nous le disait en novembre, «plus proche de Pelléan».

McEwen a enseigné à l'université Concordia de 1982 à 1994. Etant donné les malheureuses circonstances, Karen Antacki, directrice de la galerie de l'université Concordia, «en réponse à cette tragique nouvelle», n'a pas hésité un instant à mettre sur pied une petite exposition McEwen avec les œuvres de la collection. «Il était très apprécié à la faculté, et comme professeur. Nous avons déposé un livret pour que les visiteurs qui veulent le faire puissent laisser leurs pensées. Le livret sera ensuite remis à la famille.» L'exposition éclair sera visible jusqu'au 9 février.



La Môme vert-de-gris, 1997, huile sur toile (193 X 254 centimètres), une œuvre de Jean McEwen.

## René Blouin

Le tableau présenté à Peinture peinture avait ébloui le galeriste René Blouin, qui agissait alors comme commissaire: «J'avais été très touché de l'accueil qu'il nous a fait quand nous sommes allés le voir pour Peinture peinture. Il a fait preuve de beaucoup de générosité et d'enthousiasme, immédiatement. Il n'a même pas demandé qui étaient les autres artistes de l'exposition. Quand nous sommes allés dans l'atelier, et que nous avons vu le tableau, j'étais étonné de sa raideur, à cause des couleurs très étranges qu'il a employées, à cause des contrastes. C'est un des premiers ar-

tistes que nous avons visités, et dans toute sa nouvelle production, on sentait que ce tableau tranchait. On sentait qu'il s'était passé quelque chose de très important dans son travail. On sentait beaucoup de maturité et d'assurance. Tout se remettait en perspective, à partir de ce tableau. Même s'il n'y avait qu'un seul tableau dans Peinture peinture, je pense que ce tableau-là parlait beaucoup de tout le corpus de Jean. Et de le mettre en juxtaposition avec les œuvres de ses contemporains, ou de gens qui étaient plus jeunes que lui, prouvait, par la manière dont le tableau tenait, la place importante que son œuvre occupe dans l'histoire

récente. Qu'il soit possible de faire cela avec un seul tableau, c'est incroyable.»

## Pierre Thérberge

Pierre Thérberge, directeur du Musée des beaux-arts du Canada, avait déclaré à *La Presse*, en début d'année, qu'à 75 ans, McEwen était «le jeune artiste» qui avait le plus impressionné cette année. Thérberge était directeur du musée lors de la rétrospective que lui consacrait l'établissement en 1987-1988. «À la question posée, quel était le jeune artiste qui avait été le plus marquant dans l'année, j'ai répondu: Jean McEwen. C'est la preuve que la jeunesse n'a pas d'âge. C'est ce que Proust pen-

sait, ce n'est pas l'âge qui diminue le travail. J'ai trouvé sa dernière exposition tellement éblouissante, que c'était un renouvellement dans son langage à lui, avec ses explosions de couleurs, et un lyrisme et une poésie joyeuse. Quand on pense au travail de McEwen, on pense à la poésie dans la peinture, le métier de peindre, le travail du peintre. C'était tellement authentique... Ce que j'aime de lui, c'est sa persistance, comme disait Eluard, le dur désir de durer. Il a duré, il a travaillé dans la durée. Ce qui n'a pas toujours été facile. À certaines périodes on l'a un peu oublié. Il n'a pas tellement exposé à certains moments. À d'autres moments, il y avait un renouveau d'intérêt, au niveau de l'évolution de sa carrière publique. Il a passé à travers tout ça avec sérénité, avec calme. Il avait une grande sagesse et une finesse d'esprit remarquables. Tout ça se conjugue. On va mieux le reconnaître dans l'avenir qu'on l'a reconnu de son vivant. Il a fait un lien, dans sa jeunesse, entre Borduas et Riopelle. Il a appris des grands maîtres.»



Jean McEwen

SOURCE LES 400 COUPS

«C'est très beau, j'en prendrais bien une tranche.» McEwen, un monsieur qui avait de l'humour, ne s'est pas offusqué du tout, du tout. La période d'après, il a fait des icônes, après en avoir vu lors d'un voyage. J'ai rarement vu une pâte aussi sensuelle. Cette profusion de couleurs donnait l'impression qu'il était gourmand des choses de la vie. L'audace de ses couleurs donne l'impression d'une éternelle jeunesse. Il est parti en pleine lumière, extrêmement heureux de la reconnaissance qui venait de lui être faite, avec le prix Borduas. Il est parti au sommet de son art et de la reconnaissance du public, en homme heureux, mais trop tôt. C'est la profession de la couleur, McEwen.»

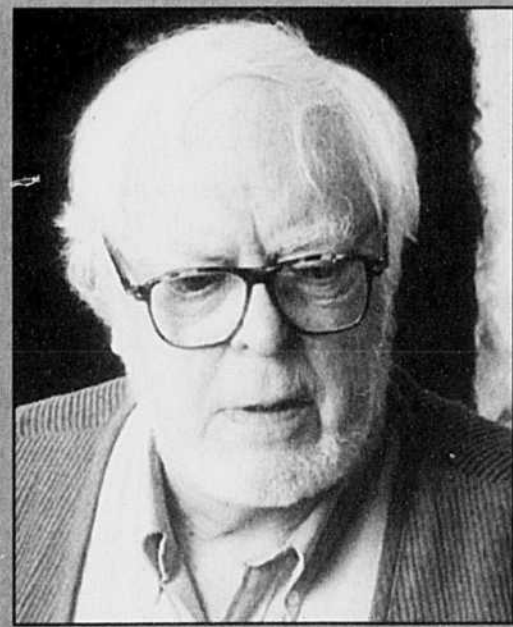
Le Musée du Québec  
salue la mémoire de

Jean  
McEwen

MUSÉE DU QUÉBEC

Parc des Champs-de-Bataille, Québec  
(418) 643-2150  
www.mdq.org

Le Musée du Québec est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec.



À la  
mémoire  
de

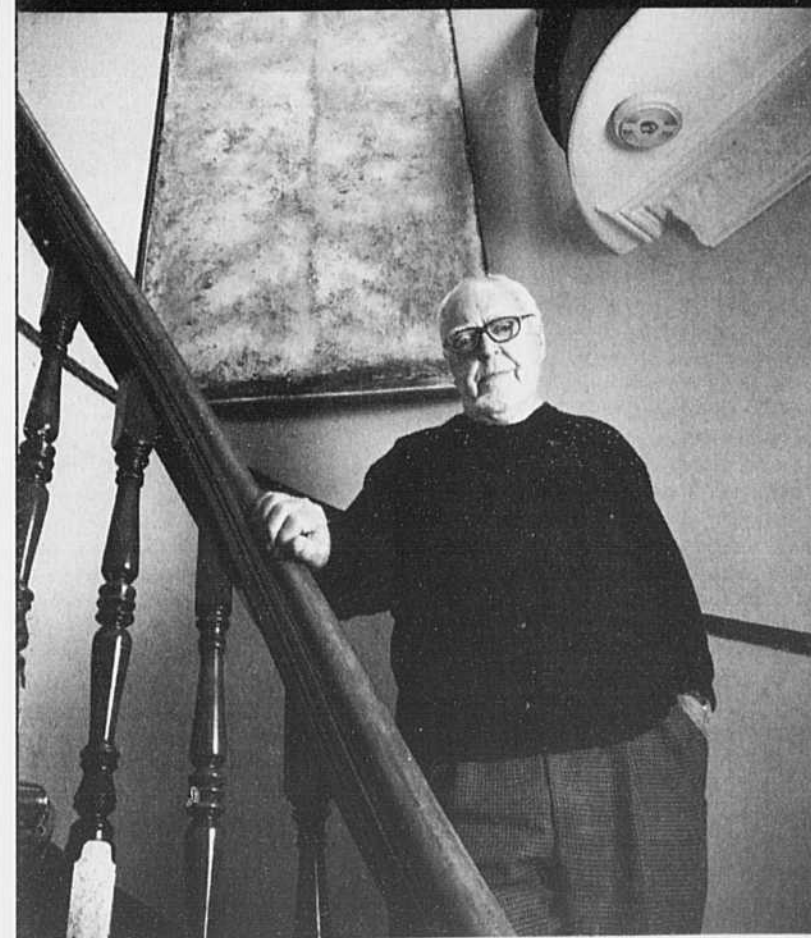
Jean McEwen

1923 - 1999

GALERIE SIMON BLAIS

JEAN MCEWEN

1923 - 1999



Le Musée d'art contemporain de Montréal  
rend hommage à Jean McEwen et à sa conquête  
de la profondeur de la couleur.

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL  
Québec



JEAN MCEWEN,  
ARABESQUES, 1947-1948

LE MUSÉE DES BEAUX-ARTS REND HOMMAGE À JEAN MCEWEN.



Musée des beaux-arts  
du Canada

National Gallery  
of Canada

380, prom. Sussex, Ottawa (Ontario) 1 800 319-ARTS <http://musee.beaux-arts.ca>

Canada

L'Institut de design Montréal (IDM) a fait couler salive et encre au cours des dernières années. On a souvent fait état en coulisse du manque de transparence, de communication et de collaboration de l'Institut avec les gens du milieu. Justifiées ou non, la critique et la frustration semblent répandues chez les designers comme chez les organismes quand les bailleurs de fonds sont déçus de la performance donnée par l'Institut. En avril 1998, les versements de fonds arrivant à terme, ces bailleurs commandaient une étude visant à dresser un portrait clair de la situation. Qu'advient-il de l'IDM? La réalité est que l'IDM est à la croisée des chemins et que le rapport présenté, intitulé Évaluation de l'intervention dans le domaine du design au Québec, met des bémols sur le rôle présent et futur de l'Institut. Il lui faut, pour survivre et continuer de croître, se rapprocher davantage du milieu.

JACQUES MARTIN

L'Institut de design Montréal célèbre cette année ses dix ans d'existence. L'atmosphère n'est pourtant pas à la fête. Le temps des bilans est arrivé et l'avenir des programmes de l'organisme, voué au rayonnement des activités de design, semble compromis. S'ajoute dans les derniers jours la confirmation que le programme pour stimuler la recherche appliquée en design (SRAD) est définitivement aboli. Remplacé par quoi? Il est encore trop tôt pour le savoir de façon claire. Développement économique Canada (anciennement le BFDRQ) et le ministère des Affaires municipales et de la Métropole sont en train de mettre la dernière main à l'ensemble de leurs recommandations et de déterminer les sommes qui seront dorénavant allouées à l'Institut.

Pourtant, l'IDM a réalisé un nombre important d'activités dans le domaine du design au cours des cinq dernières années.

Né en 1989 dans la foulée du rapport Picard, l'IDM n'a été officiellement inauguré qu'en 1993 — ses cinq premières années d'existence ayant servi à ébaucher et à instaurer l'ensemble du projet. L'organisme a pour mandat général de venir en aide au milieu du design. Sa mission précise consiste « à promouvoir le design en tant que valeur économique et à favoriser le rayonnement des designers sur la scène locale et internationale ».

#### Le programme SRAD

De 1993 à 1998, les activités de l'IDM se sont surtout concentrées sur le programme SRAD, programme visant à stimuler la recherche appliquée en design et articulé en deux volets. Le premier s'adresse essentiellement au couple designer-entreprise et vise la conception et le développement de produits novateurs, le second a pour objectif « de stimuler et d'encourager la réalisation de projets multidisciplinaires de recherche appliquée en design ».

L'IDM reçoit des différents paliers de gouvernement un budget relativement mince. Avec 1 250 000 \$ versés annuellement, le SRAD a permis d'initier 56 projets, dont 40 sont complétés ou en voie de l'être. En moyenne, 50 % des frais engagés pour mener à terme les projets étaient couverts par le SRAD. Jusqu'à présent, l'IDM a ainsi versé un total de 6,25 millions de dollars aux entreprises concernées. En principe, toute somme reçue a donc été redistribuée équitablement. Le milieu remet en question toutefois un choix des bénéficiaires justifié sur le potentiel de commercialisation des produits. On fait alors davantage confiance à des « valeurs sûres » en ce qui concerne les retombées commerciales et d'excellence du design. Peu de designers québécois peuvent prétendre posséder de tels antécédents « à succès ». Mais il y en a. Des Michael Santella, Charles Godbout ou David Mitchell par exemple. D'autres ont bien profité de l'IDM: Michel Dallaire a reçu, pour des projets qu'il dirige ou auxquels il collabore, 10 des 56 subventions allouées.

Néanmoins, les retombées réelles du SRAD commencent à peine à se faire sentir. Ceux qui en ont bénéficié n'ont évidemment rien à redire du pro-

# FORMES

## LES TEMPS DES BILANS



« JE SUIS CONVAINCU QUE MONTRÉAL PEUT DEVENIR UN CENTRE IMPORTANT DU DESIGN EN AMÉRIQUE DU NORD. IL FAUT POUR CELA PRENDRE SA PLACE, ACCROÎTRE SA VISIBILITÉ, FAIRE DES ÉVÉNEMENTS OU Y PARTICIPER. IL FAUT ÉGALEMENT FAIRE DES CONCOURS AVEC DES PRIX PRESTIGIEUX (100 000 \$), CRÉER DES ÉCHANGES ET DES ALLIANCES STRATÉGIQUES AVEC L'ÉTRANGER. MISER SUR LES UNIVERSITÉS. PAR EXEMPLE, IL FAUDRAIT INVITER DES ÉTUDIANTS ÉTRANGERS À VENIR ÉTUDIER À MONTRÉAL. DES CRÉNEAUX RELIÉS AU DESIGN OU AUX NOUVELLES TECHNOLOGIES, À LA MODE OU AU DESIGN INDUSTRIEL. CRÉER UNE VRAIE ÉCOLE INTERNATIONALE, MULTILINGUE ET EN ANGLAIS S'IL LE FAUT. ILS SERONT LES MEILLEURS AMBASSADEURS DE CE QUI SE FAIT À MONTRÉAL. » HÉLÈNE STRAVIDOU, DIRECTRICE DE L'IDM

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

gramme, et tous reconnaissent que ce programme fut dans l'ensemble efficace et très bien géré.

Malgré l'abolition du SRAD, on désire faire tout ce qui est possible pour maintenir le lien avec les entreprises manufacturières. « On souhaite donc exploiter davantage les compétences du milieu, par exemple par des programmes de soutien au design en entreprise, non plus en finançant des projets, mais en invitant des « sages » du design à évaluer les besoins en design des entreprises. On doit chercher à démythifier le design en entreprises, ses coûts réels étant évalués dans une perspective de plus-value à moyen et long terme », soutient Hélène Stravidou, directrice de l'IDM. Il s'agit ici en fait de reprendre le mandat et d'utiliser la banque de données développée par l'organisme de maillages entreprises-designers qu'est Liaison Design, dont l'IDM vient d'hériter de la gestion devenue, au fil des ans, on ne peut plus boîteuse.

#### Réalisations

L'Institut a également mis sur pied un programme de stages de longue durée en entreprises pour les jeunes diplômés de design. Entièrement subventionné par Développement Ressources humaines Canada, ce programme fonctionne jusqu'à présent de manière exemplaire. Depuis son instauration en 1995, le programme a permis de placer en entreprises ou en bureaux de design plus de 200 jeunes diplômés en design. Le taux d'obtention d'un emploi permanent à la fin des stages est de l'ordre de 60 %. C'est de loin le programme le plus performant de l'Institut et celui qui semble le plus rallier l'appui des gens du milieu.

De plus, l'IDM a organisé une série de dix-huit séminaires d'information — et non de formation — pour les diplômés universitaires en design depuis l'automne 1997. Lancement d'une entreprise, marketing, propriété intellectuelle et préparation du portfolio sont au programme de ces séminaires.

L'Institut a aussi été très présent dans la création de l'Alliance nationale du design (AND), qui regroupe les principaux organismes de design au Canada, dont Design Exchange (DX) à Toronto et Design BC à Vancouver.

Il y a eu aussi la remise des prix de l'Institut de design Montréal en 1996 et en 1997, et qu'on a par la suite abandonnée, même si l'ensemble du budget provenait du secteur privé; un événement médiatique important, présenté au réseau TVA, dont a pu bénéficier l'ensemble de la communauté du design.

Enfin, bien sûr, mentionnons deux autres réalisations majeures pour la communauté du design: la Galerie de design de l'Institut et la participation à la création de la page Formes dans *Le Devoir*, de même que les Chroniques de l'Institut publiées régulièrement en bas de cette page. Comme le reconnaît Florence Lebeau, directrice générale de l'ADIQ, de l'ACID et de Forum Design Montréal: « La création de la page Formes fut un bon coup: elle a créé une habitude de lecture chez les gens du milieu. En ce sens, son impact est très positif. »

#### Le nouveau rôle de l'Institut

Les attentes envers l'Institut ont-elles été trop grandes? À

quoi doit-on s'attendre d'un institut dont le terme fait davantage référence à un centre de formation et d'information qu'à un guichet bancaire pour entreprises en manque de fonds.

Selon Hélène Stravidou, le rôle de l'Institut se résumera dorénavant en trois points: convaincre les entreprises d'intégrer le design, promouvoir la recherche et soutenir le rayonnement de nos designers localement et à l'étranger.

Devant tous ces chambardements de programmes, la directrice de l'Institut se montre néanmoins optimiste et entend répondre davantage aux attentes du milieu: « On n'est pas là pour remplacer les associations. On veut réunir les forces du milieu autour de projets structurants et mobilisateurs. Dans notre plan d'action initial, nous désirions devenir un véritable centre de promotion du design. On veut ainsi encourager les partenariats avec les grands regroupements pour faire des choses, pas seulement pour en parler. Pourquoi ne pas organiser une semaine du design dans le cadre du SIDIM, par exemple? Ramener nos prix d'excellence sur la place publique et amener plus d'intervenants du milieu dans le processus de sélection notamment. Il faut dorénavant élargir le réseau national et international de l'Institut, pas pour l'organisme, mais pour les designers. »

#### Regards sévères

Mené au cours de 1998, l'étude, commandée par les principaux bailleurs de fonds de l'organisme, vient confirmer un doute persistant et fait un constat de demi-éché. Il jette un regard sévère sur les activités de fonctionnement et les programmes de l'organisme. Le rapport, dont nous avons été informé des orientations, remet en question le rôle joué par l'IDM dans l'avancement de la profession et fait l'évaluation, accompagnée d'une mise au point, de ce qui constitue le projet le plus ambitieux des gouvernements dans le domaine du design au cours de la dernière décennie. Le diagnostic final fera mal.

Quelqu'un serait-il à blâmer? Comme le fait remarquer André Cloutier, directeur du design au ministère de l'Industrie et du Commerce et un des artisans aussi bien de l'Institut que de Liaison Design: « Les demandes financières de l'IDM étaient très élevées. Malheureusement, les fonds ne sont plus là. On avait des réserves sur les retombées de Liaison Design et de l'IDM. Mais, de part et d'autre, gouvernements, individus et organismes, il y a eu des manques. On doit faire notre mea-culpa. » Même son de cloche de la part de Forum Design Montréal (FDM), organisme regroupant les principales associations de design, dont l'Association des designers d'intérieur du Québec (ADIQ), la Société des designers d'intérieur du Québec (SDIQ), la Société des designers graphiques du Québec (SDGQ), l'Ordre des architectes du Québec (OAQ) et l'Association des architectes paysagistes du Québec (AAPQ). Selon Sylvain Poirier, président de FDM: « La porte était ouverte et l'Institut l'a saisie. On doit aussi faire notre mea-culpa. Par contre, on est aussi un joueur important avec lequel il faudra jouer dorénavant. »

#### Enclencher le dialogue

Tous s'accordent cependant pour dire que l'Institut a un rôle crucial à assumer. Comme le fait remarquer Florence Lebeau, directrice générale de l'ADIQ: « On ne peut que souhaiter que le milieu des affaires soit plus sensibilisé à la plus-value du design. Il y a encore beaucoup de travail à faire qui pourrait être rempli par l'Institut. Pour l'Institut, comme pour Liaison Design et Forum Design, il s'agit de précédents. On ne peut voir à l'avance comment ça va déraiper. Mais nous croyons que la surveillance du respect de la mission de ces organismes doit venir du milieu, de ses membres. Il faut qu'il y ait une synergie, qu'un dialogue s'enclenche. »

Soulignons d'ailleurs que le FDM est en train de préparer un rapport à remettre au gouvernement, qui fait état des rôles joués ou qu'on voudrait voir joué par chaque intervenant du milieu. Il positionne notamment les organismes actuels d'enseignement, de diffusion, de représentation et de promotion du design, même privés comme le SIDIM et le magazine *Intérieurs*.

Comme le souligne Marie-Josée Lacroix, commissaire au design pour la Ville de Montréal: « Si la Ville soutient et collabore à des initiatives à succès comme le SIDIM, les expositions du Centre de design de l'UQAM, les Conférences Ferdie, celles de l'Université de Montréal et le Concours Commerce Design Montréal, c'est qu'elles représentent des projets mobilisateurs pour le milieu. Malgré tout, on a pris beaucoup de retard dans le domaine du design dans la région de Montréal. D'un autre côté, comme presque tous les fonds versés à l'Institut devaient obligatoirement être dirigés vers le programme SRAD, sa marge de manœuvre était tout de même limitée pour développer des programmes de communication, de sensibilisation et de diffusion. » D'ailleurs, faute de financement, le volet II du programme SRAD, tout aussi valable à long terme que le volet I, n'a bénéficié qu'à un seul projet au cours de cette période.

#### Reproches

Ce qu'on reproche en gros à l'Institut, c'est d'agir seul et trop rapidement. En somme, c'est d'être trop efficace dans l'établissement et la gestion de ses activités, mais de ne pas consulter suffisamment les gens du milieu. Au Québec, on aime les consensus. Mais entre-temps, à part les initiatives mises en place par le Commissariat du design de la Ville de Montréal et la SDIQ, peu de choses a été fait à Montréal par les organismes mandatés par les designers. Soit on fait les choses, soit on en parle. Néanmoins, le consensus et la collaboration entre les parties sont cruciaux et grandement souhaitables pour l'avancement du secteur dans la région métropolitaine. Il faut renforcer le rôle de rassembleur et de diffuseur du savoir que devrait jouer l'Institut. Comme le faisait remarquer Marie-Josée Lacroix: « Il faut également qu'on commence à reconnaître l'impact économique véritable relié au design de produits « industrialisables » et « commercialisables », comme on l'a surtout fait jusqu'à présent, et évaluer la valeur ajoutée par la présence de plus beaux commerces ou d'aménagements paysagers en termes de valeur foncière des immeubles et du succès des entreprises. »

# IDM

Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est  
Marché Bonsecours (niveau 3)  
Montréal (Québec)  
Canada H2Y 1H2  
Téléphone: (514) 866-2436  
Télécopieur: (514) 866-0881  
E-mail: idm@idm.qc.ca  
Site web: http://www.idm.qc.ca

## Séminaires IDM, horaire hiver / printemps 1999

#### Programme et horaire:

L'Institut de Design Montréal (IDM) reçoit présentement les inscriptions pour son programme de séminaires en gestion. Ce programme s'adresse aux diplômés universitaires de 1996, 1997, 1998 et 1999 des différentes disciplines du design. Grâce à la participation de Développement des ressources humaines Canada (DRHC) et à la collaboration de l'IDM, seuls des frais d'inscription de 15 \$ par séminaire sont exigés.

Le nombre de places disponibles étant limité, elles sont attribuées selon la formule premier arrivé, premier servi.

Les inscriptions se font par téléphone au (514) 866-2436, poste 25. Si la demande le justifie, l'Institut ajoutera des sessions supplémentaires à l'horaire actuel.

- Démarrage d'une entreprise de design** (2 jours)  
Samedi et dimanche 20 et 21 février, de 9 h à 17 h  
Samedi et dimanche 27 et 28 mars, de 9 h à 17 h
- Stratégie marketing du designer-entrepreneur**  
Samedi 6 mars, de 9 h à 17 h (1 jour)  
Les lundis 3 et 10 mai, de 18 h à 22 h (2 soirs)
- Curriculum vitae et lettre de présentation** (1 soir)  
Lundi 15 mars, de 18 h à 21 h
- Le designer et la propriété intellectuelle** (1 soir)  
Lundi 29 mars, de 18 h à 21 h

**Élaboration d'un portfolio en design** (1 soir)  
Lundi 8 février, de 18 h à 21 h 30  
Lundi 8 mars, de 18 h à 21 h 30

**Introduction à la gestion de projets** (1 soir)  
Jeudi 18 mars, de 18 h à 22 h  
Lundi 31 mai, de 18 h à 22 h

Autres activités:  
S'ajoutent également à l'horaire quelques périodes de consultation (démarrage d'entreprise, propriété intellectuelle, outils de recherche et entrevue d'emploi). Pour plus de renseignements sur ce volet, veuillez téléphoner au: (514) 866-2436 poste 28.

Galerie  
**IDM**  
OBJETS DESIGN... POUR VOUS!

Heures d'ouverture de la Galerie IDM:  
du samedi 16 au vendredi 22 janvier 1999, de 11 h à 17 h